

La Légende de Despereaux

Kate DiCamillo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Le plus petit des grands aventuriers.

Avec la voix
de
**André
Dussollier**

La Légende de Despereaux

UNIVERSAL PICTURES PRÉSENTE UN ASSOCIATION DE RELATIVITY MEDIA UNE PRODUCTION LAURENCE BOUTIN AVEC LE SOUTIEN DE LA FILMATION ANIMÉE EN COOPÉRATION DE DESPÉREAUX MATTHEW BROWDERICK HUBERT COLTHARD
DUSTIN RUFFMAN RICHARD JERMONS KEVIN OLIVE FRANK LANCELLA WILLIAM R. HANCOCK JAMES WISBURY TONY HILMAN ET SUBOTNEY WEAVER CRÉATION DÉFINI ZANE COO MARCIE WILLIAMS BOSS
CO-PRODUCTION TRACY CHAM MONTAGE MARK SOLOMON MUSIQUE WILHELM GARGENT DYN KRAVATZKY DAVID LIPMAN THOMAS BUSELL PRODUCTION BOSS ALLISTON THOMAS SCÉNARIO KATE DICANVILLE
RÉALISATION SAM FELL BOB STEVENSON A UNIVERSAL PICTURE

universalphictures.fr

La Légende de Despereaux

La Légende de Despereaux

La Légende
De Despereaux
Kate Di Camillo

La Légende
De Despereaux

Traduit de l'anglais (Etat-Unis)
par Luc Rigoureux

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise sous le titre :

THE TALE OF DESPEREAUX

© Kate DiCamillo, 2003.

Published by arrangement with Walker Books Limited, London
SE11 5HJ.

© Hachette Livre, 2004 pour la traduction française
et 2009 pour la présente édition.

Pour Luke, qui avait envie d'un héros improbable.

Le monde est sombre, et la lumière précieuse.

Approche, cher lecteur. Tu dois me croire.

Je te raconte une histoire.

Livre premier

Naissance d'un souriceau

La Légende de Despereaux

1

Le dernier

Cette histoire commence au beau milieu d'un château, avec la naissance d'un souriceau. Un minuscule souriceau. Le dernier-né - et l'unique survivant - de la portée.

— Où sont mes bébés ? demanda la mère, épuisée par son accouchement. Montre-moi mes bébés.

Le père souris souleva bien haut le minuscule souriceau.

— Il n'y en a qu'un, annonça-t-il. Les autres sont morts. Mon Dieu¹, juste celui-ci ?

— Exact. Lui donneras-tu un nom ?

— Tout ce travail pour rien, soupira la mère. Quelle désolation ! Quelle déception² !

C'était une souris française, arrivée des années plus tôt au château dans les bagages d'un diplomate français en visite. « Déception » était l'un de ses mots favoris. Elle l'employait souvent.

— Lui donneras-tu un nom ? répéta le père.

— Un nom ? Un nom ? Bien sûr, que je lui donnerai un nom ! Mais il mourra. Comme les autres. Quel crève-cœur ! Quelle tragédie !

La mère souris porta un mouchoir à son nez, puis l'agita devant son visage. Elle renifla.

— Un nom, voyons voir... Un nom. Nous l'appellerons Despereaux. A cause de la tristesse, de la déception, du désespoir qui imprègnent ces lieux. Et maintenant, où est ma glace ?

Son mari lui tendit un éclat de miroir. La mère souris, qui se prénommait Antoinette, contempla son reflet et laissa échapper un cri d'horreur.

— Toulouse, ordonna-t-elle à l'un de ses fils, va me chercher ma trousse à maquillage ! J'ai une tête à faire peur.

Tandis qu'Antoinette retouchait le fard de ses yeux, le père souris déposa Despereaux sur un coussin constitué de lambeaux de couverture. Le soleil d'avril, pâlot mais résolu, éclaira soudain une fenêtre du château avant de se faufiler dans le nid de souris et de placer un doigt d'or sur le souriceau.

Les autres enfants souris, plus âgés, se rassemblèrent autour de Despereaux pour l'examiner.

— Ses oreilles sont trop grandes, décréta sa sœur

Merlot. Je n'ai jamais vu d'aussi grandes oreilles.

— Regardez ! lança un frère nommé Furlough. Il a les yeux ouverts. Il a les yeux ouverts, p'pa ! C'est pas normal.

Effectivement, les yeux de Despereaux n'auraient pas dû être ouverts. Ils l'étaient cependant. Le souriceau fixait l'ovale étincelant du soleil reflété au plafond par le miroir de sa mère. Qui plus est, il lui souriait.

— Ce gamin est malade, annonça le père. Laissez-le tranquille.

Les frères et sœur de Despereaux s'écartèrent prudemment.

— C'est le dernier ! décréta Antoinette de son lit. Je n'aurai plus de bébés. Ils sont une telle déception. Ils fanent ma beauté. Ils abîment ma silhouette. Celui-ci sera le dernier. Je n'en veux plus.

— Le dernier, acquiesça le père. De toute façon, il sera bientôt mort. Impossible qu'il survive. Pas avec ces yeux ouverts.

Pourtant, lecteur, il survécut.

Ceci est son histoire.

La Légende de Despereaux

2

Une telle déception !

Despereaux Tilling survécut.

Pourtant les souris étaient d'abord très sceptiques.

— C'est le plus minuscule souriceau que j'aie jamais vu, décréta sa tante Florence. Ridicule ! Jamais une souris n'a été aussi petite. Pas même chez les Tilling.

Elle fronça les yeux en direction de Despereaux, comme si elle s'attendait à ce qu'il se volatilise.

— Jamais ! répéta-t-elle fermement.

Despereaux, la queue enroulée autour de ses pieds, lui retourna son regard sévère.

— Il a de bien grandes oreilles, observa son oncle Alfred. Elles ressemblent plus à des oreilles d'âne, si tu veux mon avis.

— Scandaleusement grandes ! renchérit tante Florence.

Despereaux remua les oreilles.

Tante Florence en hoqueta de rage.

— On raconte qu'il est né avec les yeux ouverts, chuchota oncle Alfred.

Despereaux le fixa d'un air froid.

— Impossible ! s'exclama tante Florence. Aucune souris, aussi minuscule ou scandaleusement oreillarda soit-elle, n'est née les yeux ouverts. Ce ne sont pas des manières !

— Son père, Lester, prétend qu'il est malade, ajouta oncle Alfred.

Despereaux éternua.

Il ne se défendit pas. Qu'aurait-il pu dire ? Chacune des paroles de sa tante et de son oncle était vraie. Il était d'une petitesse ridicule, il avait des oreilles d'une grandeur scandaleuse, il était né les yeux ouverts, et il était souffreteux.

Il toussait et éternuait tant qu'il était obligé d'avoir constamment un mouchoir sous la patte.

Il avait des poussées de fièvre. Il s'évanouissait au moindre bruit un peu fort. Pire que tout, il ne montrait aucun intérêt pour les choses auxquelles toute souris digne de ce nom aurait dû s'intéresser. Il n'était pas obsédé par la nourriture. Il ne traquait pas pendant des heures le moindre morceau à croquer.

Un jour, tandis que ses aînés s'empiffraient, Despereaux,

complètement immobile, inclina la tête sur le côté.

— Entendez-vous ce son merveilleux, ce son si doux ? demanda-t-il.

— Je n'entends que les miettes qui tombent de nos bouches et s'écrasent par terre, répondit son frère Toulèse.

Rien d'autre.

— Non... Il y a autre chose. On dirait... euh... du miel !

— Tu as peut-être de grandes oreilles, se moqua Toulèse, mais elles sont mal attachées à ta cervelle. Le miel ne s'entend pas. Le miel se sent. Quand il y a du miel à sentir, bien sûr. Ce qui n'est pas le cas.

— Arrête tes bêtises, fiston ! grogna le père de Despereaux. Cherche plutôt de quoi grignoter. Mange ! Fais plaisir à maman. Tu es tellement maigrichon. Tu es une telle déception pour maman.

— Pardon, murmura Despereaux.

Et, tête basse, il se mit à flairer le carrelage du château.

Mais, lecteur, il ne reniflait pas vraiment.

Il écoutait, de ses grandes oreilles, le doux son qu'aucune autre souris ne semblait percevoir.

La Légende de Despereaux

3

Il était une fois

Les frères et sœur de Despereaux tentèrent de l'éduquer comme une souris digne de ce nom. Son frère Furlough l'entraîna dans tout le château pour lui apprendre l'art de la fuite.

— Rase les murs, lui recommanda-t-il en galopant sur les planchers cirés. Regarde toujours derrière toi, d'abord à droite puis à gauche. Ne laisse jamais rien te distraire.

Malheureusement, Despereaux ne lui prêtait aucune attention. Il admirait la lumière se déversant par les vitraux du palais. Debout sur ses pattes arrière, son mouchoir sur le cœur, il était fasciné par cette source de clarté, tellement haute, inaccessible.

— Furlough ! appela-t-il. Qu'est-ce que c'est ? D'où viennent ces couleurs ? Sommes- nous au paradis ?

— Nom d'un fromage ! brailla son aîné, du coin où il s'était réfugié, à des mètres de là. Ne reste pas planté au milieu du parquet à parloter de paradis ! Bouge-toi ! Tu es un souriceau, pas un humain. Tu es censé détalé.

— Quoi ? demanda Despereaux, toujours envoûté par la lumière céleste.

Mais Furlough avait filé. Comme toute souris qui se respecte, il avait disparu dans le trou d'un mur.

La sœur de Despereaux, Merlot, lui montra la bibliothèque du château. Là, le soleil entrait par de longues fenêtres étroites, dessinant sur le sol d'étincelantes taches dorées.

— Nous y sommes, dit Merlot. Suis-moi, petit frère, je vais t'expliquer comment ronger le papier dans les règles de l'art.

Elle escalada une chaise et, de là, sauta sur une table où était ouvert un immense livre.

— Par ici, frérot, indiqua-t-elle en rampant sur les pages de l'ouvrage.

Lui emboitant le pas, Despereaux bondit sur la chaise, la table, le livre.

— Bien, reprit Merlot, la colle, ici, est délicieuse. Les bords des feuilles sont croquants et très bons aussi.

Elle grignota le bout d'une page, regarda Despereaux.

— Essaie, l'encouragea-t-elle. D'abord un petit peu de colle que tu fais suivre d'un brin de papier. N'oublie surtout pas ces

gribouillis, ils sont exquis.

Despereaux baissa les yeux sur le livre. Tout à coup, il se produisit quelque chose de remarquable. Les signes sur la page - ce que Merlot appelait des « gribouillis » - prirent forme. Les formes devinrent mots, et les mots écrivirent une phrase magnifique et merveilleuse : « Il était une fois. »

— Il était une fois, chuchota Despereaux.

— Quoi ? demanda Merlot.

— Rien.

— Alors, mange !

— Oh, non, je ne peux pas ! se récria Despereaux en reculant.

— Pourquoi ça ?

— Parce que... ça détruirait l'histoire.

— L'histoire ? Quelle histoire ?

Merlot le dévisagea, outrée, un lambeau de papier tremblant au bout de sa moustache indignée.

— P'pa avait raison, maugréa-t-elle. Tu neournes pas rond.

Sur ce, elle fila rapporter à ses parents cette dernière déception.

Despereaux attendit qu'elle eût disparu pour effleurer d'une patte timide la phrase délicieuse. « Il était une fois. »

Il frissonna, éternua, se moucha.

— Il était une fois, répéta-t-il à haute voix, se délectant de cette musique.

C'est ainsi que, soulignant chaque mot de sa patte, il lut l'histoire d'une belle princesse et d'un preux chevalier qui la servait et l'aimait d'amour noble.

Despereaux l'ignorait encore, mais il allait devoir, très bientôt, se montrer courageux lui aussi.

Ai-je mentionné, sous le château, l'existence d'oubliettes ? Dans ces oubliettes vivaient des rats. Des rats énormes. Des rats méchants.

Despereaux était appelé à les rencontrer.

Sache, lecteur, que la plupart de ceux, souris ou humains, qui se distinguent des autres sont promis à un destin passionnant (avec ou sans rats à la clef).

La Légende de Despereaux

4

Arrivée de Petit Pois

Devant l'ingratitude de la tâche, les frères et sœur de Despereaux renoncèrent vite à l'éduquer en souris acceptable.

Dès lors, le souriceau fut libre de passer ses journées comme bon lui semblait.

Il errait dans les pièces du château, contemplant rêveusement la lumière qui jouait sur les vitraux. Il allait dans la bibliothèque pour lire et relire l'histoire de la belle damoiselle et du preux chevalier qui la sauvait. Il finit même par découvrir la source du son doux comme le miel qu'il avait entendu un jour.

C'était de la musique.

C'était le roi qui, tous les soirs, jouait de la guitare et chantait avant que sa fille, la princesse Petit Pois (dite Pipi), ne s'endorme.

Caché dans un trou du mur de la chambre de la princesse, Despereaux écouta de tout son cœur. Les mélodies du roi semblèrent gonfler son âme et l'illuminer de l'intérieur.

— Oh ! soupira-t-il. Ce son est comme le paradis. Il a l'odeur du miel.

Il tendit son oreille gauche hors du trou pour mieux entendre, puis sortit son oreille droite pour mieux entendre encore. Il ne fallut pas longtemps pour que l'une de ses pattes suive sa tête, puis une deuxième patte, si bien que, sans l'avoir vraiment voulu, Despereaux se retrouva au bout du compte carrément dans la chambre.

Tout ça pour avoir désiré approcher la musique.

Despereaux n'avait certes pas grand-chose en commun avec les autres souris. Mais il respectait au moins une loi élémentaire de son espèce : jamais au grand jamais, en aucune circonstance, ne révéler sa présence aux humains.

Hélas... la musique, ah ! la musique ! La musique lui fit perdre la tête et le poussa à oublier le peu d'instinct de souris qu'il possédait. Il se montra ! En un rien de temps, il fut repéré par l'œil de lynx de la princesse Petit Pois.

— Oh, papa ! s'écria-t-elle. Regardez, une souris !

Le roi s'interrompt. Il loucha, car il était myope. C'est-à-dire qu'il voyait très mal tout ce qui ne se trouvait pas directement sous son nez.

— Où ? demanda-t-il.

— Là-bas ! répondit la princesse en tendant le doigt.

— Ceci, ma chère Pipi, est un insecte. C'est bien trop petit pour être une souris.

— Si, si, c'est une souris !

— Un insecte, te dis-je ! rétorqua le roi qui n'aimait pas avoir tort.

— Une souris ! insista Pipi qui savait qu'elle avait raison.

Quant à Despereaux, il commença à comprendre qu'il venait de commettre une très grave erreur. Il vacilla. Il trembla.

Il éternua. Et il envisagea de s'évanouir.

— Il a peur, remarqua Pipi. Regardez ! Il a tellement peur qu'il en frissonne. Je crois qu'il vous écoutait, papa. Reprenez !

— Un roi faisant de la musique pour un insecte ? sursauta le roi. Penses-tu que cela soit convenable ? Un roi divertissant un insecte risque de renverser le monde cul par-dessus tête, non ?

— Papa, je vous répète qu'il s'agit d'une souris ! s'emporta Petit Pois. Jouez, s'il vous plaît !

— S'il n'y a que ça pour te rendre heureuse, grommela son père, moi, le roi, je jouerai donc pour un insecte.

— Une souris, le corrigea Pipi.

Le roi ajusta sa lourde couronne en or. Il se racla la gorge.

Il gratta sa guitare et entonna une chanson qui parlait d'étoiles. Elle était aussi douce que la lumière illuminant les vitraux, aussi captivante qu'une histoire dans un livre.

Despereaux oublia ses craintes. Il ne désirait plus qu'entendre la musique.

Il rampa plus près, toujours plus près, jusqu'à ce que, lecteur, il soit assis juste aux pieds du roi.

La Légende de Despereaux

5

Ce que Furlough vit

La princesse Petit Pois se pencha vers le souriceau. Elle lui sourit. Et tandis que son père enchaînait avec un autre morceau, qui parlait cette fois de grappes pourpres dégringolant des murs de jardins endormis, la princesse tendit la main et effleura la tête de Despereaux.

Émerveillé, il la contempla. Pipi, décida-t-il, ressemblait trait pour trait à la belle damoiselle du livre qu'il avait lu dans la bibliothèque. La princesse lui sourit de nouveau et, cette fois, Despereaux lui retourna son sourire. Alors, un événement prodigieux se produisit : le souriceau tomba amoureux.

Lecteur, tu pourrais te poser la question qui suit - tu devrais même te poser la question qui suit : un souriceau minuscule, souffreteux et, en plus, oreillard, qui tombe amoureux d'une belle princesse humaine prénommée Pipi, est-ce ridicule ?

La réponse est : oui. Evidemment, que c'est ridicule.

Car l'amour est toujours ridicule.

Mais l'amour est également formidable. Et puissant. Et l'amour de Despereaux pour Petit Pois allait prouver, en son temps, qu'il était tout cela à la fois : puissant, formidable et ridicule.

— Tu es si mignon, dit la princesse à Despereaux. Si petit.

Immobile, le souriceau la dévisageait avec adoration, lorsque Furlough, par le plus grand des hasards, trottina devant la chambre de la princesse, regardant tour à tour à droite et à gauche, devant et derrière.

— Nom d'un fromage ! s'exclama-t-il.

Il s'arrêta net. Il lorgna dans la pièce. Ses moustaches se tendirent comme les cordes d'un arc.

Ce que Furlough vit, ce fut Despereaux Tilling assis aux pieds du roi. Ce que Furlough vit, ce fut la princesse qui caressait la tête de son frère.

— Nom d'un fromage ! répéta Furlough, furieux. Nom d'un fromage ! Il est cinglé ! Il vient de signer son arrêt de mort.

Et il décampa pour apprendre à son père, Lester Tilling, la chose terrible, la chose incroyable qu'il venait de découvrir.

La Légende de Despereaux

6

Le tambour

— C'est impensable ! gémissait Lester, au désespoir. Tout bonnement impensable ! Ce n'est pas mon fils !

S'attrapant les moustaches, il secoua la tête.

— Bien sûr que c'est ton fils ! rétorqua Antoinette. Que sont ces sous-entendus ridicules ? Cesse de raconter des sottises, pour une fois !

— Tout ça, c'est ta faute ! s'emporta Lester. Le sang français l'a rendu fou.

— Ma faute ? piailla Antoinette. Pourquoi est-ce que tout me retombe toujours dessus ? Si ton fils est une telle déception, tu en es autant responsable que moi.

— Il faut réagir, marmotta Lester.

Il tira tellement fort sur ses moustaches que l'une d'elles lui resta dans la patte. Il la brandit en direction de sa femme.

— Il signera notre perte ! hurla-t-il. Assis aux pieds du roi humain. Incroyable ! Inconcevable !

— Arrête de dramatiser, lança froidement Antoinette en étudiant ses ongles vernis. Il est si petit. Quel mal peut-il bien faire ?

— S'il y a une chose que j'ai apprise dans ce bas monde, c'est que les souris doivent se comporter en souris. Sinon, ce ne sont qu'ennuis et compagnie. Je vais convoquer le Conseil. Ensemble, nous déciderons des mesures à prendre.

— Oh ! s'énerva Antoinette. Toi et ton Conseil ! C'est une perte de temps, si tu veux mon avis.

— Mais tu ne comprends donc rien ? brailla

Lester. Il mérite d'être puni. Il doit être jugé par le tribunal.

Écartant son épouse d'un geste, il fouilla furieusement sous une pile de vieux papiers et finit par en sortir un dé à coudre sur lequel était tendue une pièce de cuir.

— Je t'en prie, supplia Antoinette en se couvrant les oreilles, pas ça ! Pas le tambour du Conseil !

— Oh que si ! riposta Lester.

Levant le dé au-dessus de sa tête, il l'orienta successivement vers le nord, le sud, l'est et l'ouest. Puis il le ramena à hauteur de pattes, tourna le dos à sa femme, ferma les yeux, respira un grand coup et se

mit à en jouer lentement - un long coup avec sa queue, deux staccatos avec ses pattes avant.

Boum ! Rataplan. Boum ! Rataplan. Boum ! Rataplan.

C'était le code appelant les membres du Conseil à se réunir. Les battements du tambour les avertissaient qu'une décision importante s'imposait, une décision concernant la sécurité et le bien-être de toutes les souris du château.

Boum ! Rataplan. Boum ! Rataplan.

Boum !

La Légende de Despereaux

7

Le souriceau amoureux

Et que faisait notre souris préférée pendant que le tambour du Conseil résonnait dans les murs du château ?

Je dois t'avouer, lecteur, que Furlough n'avait pas vu le pire. Despereaux, assis en compagnie de la princesse et du roi, écouta chanson après chanson. A un moment, doucement, tout doucement, Pipi le ramassa. Elle le mit dans le creux de sa paume et grattouilla ses oreilles démesurées.

— Quelles charmantes oreilles tu as, lui murmura-t-elle. On dirait deux petits coussins de velours.

Despereaux crut s'évanouir de bonheur en entendant quelqu'un comparer ses oreilles à de petits coussins de velours. Enroulant sa queue autour du poignet de Pipi pour assurer son équilibre, il sentit le pouls de la princesse, les battements de son cœur. Le sien s'accorda aussitôt à ce rythme.

— Papa, annonça Petit Pois quand la musique s'arrêta, je voudrais garder cette souris. Je suis sûre que nous deviendrions de grands amis, tous les deux.

Plissant les yeux, le roi examina Despereaux blotti dans la main de sa fille.

— Une souris, marmotta-t-il. Un rongeur !

— Oui, et alors ?

— Pose-moi ça tout de suite !

— Non ! répliqua la princesse qui n'avait pas l'habitude qu'on lui dicte ses actes. Pourquoi le devrais-je ?

— Parce que je te l'ordonne.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est une souris.

— Je sais bien que c'est une souris. C'est même moi qui vous l'ai appris.

— Je viens de me rappeler.

— Rappeler quoi ?

— Ta mère... la reine.

— Ma mère, répéta Petit Pois, soudain fort triste.

— Les souris sont des rongeurs, reprit le roi en ajustant sa couronne. Elles sont apparentées aux... rats ! Tu connais notre opinion sur les rats. Tu sais quelles mauvaises relations nous

entretenons avec eux.

La princesse frissonna.

— Mais papa, protesta-t-elle néanmoins, ceci n'est pas un rat. C'est un souriceau. C'est différent.

— Les membres de la famille royale ont des responsabilités, rétorqua son père. L'une d'elles est de ne pas s'acoquiner avec des parents, même éloignés, de nos ennemis. Lâche-le, Pipi.

La princesse posa Despereaux par terre.

— Bien ! approuva le roi. Quant à toi, file ! ajouta-t-il à l'intention de Despereaux.

Mais Despereaux ne fila pas. Il s'assit et contempla avec adoration la princesse.

— Ouste ! brailla le roi en tapant du pied.

— Papa, s'interposa Petit Pois, s'il vous plaît, ne soyez pas méchant avec lui.

Et elle fondit en larmes.

Ébranlé par ce spectacle, Despereaux rompit alors l'ultime, antique et fondamentale loi des souris. Il parla ! A un humain !

— Je vous en prie, ne pleurez pas, dit-il en tendant son mouchoir à la princesse.

En reniflant, elle se pencha vers lui.

— Je t'interdis de répondre à cette souris ! tonna le roi.

Lâchant son mouchoir, Despereaux recula.

— Les rongeurs et les princesses ne discutent pas ensemble, affirma le roi à l'intention du souriceau. Nous ne tolérerons pas que le monde bascule cul par-dessus tête. Il y a des règles. File ! Sauve-toi avant que je ne reprenne mes esprits et n'ordonne qu'on te tue !

Sur ce, il tapa une nouvelle fois du pied. Alarmé par ce grand pied qui trépinait avec autant de vigueur et de colère aussi près de sa toute petite tête, Despereaux se précipita vers le trou dans le mur.

Avant de s'y faufiler, il se retourna cependant. Il se retourna, et cria à la princesse :

— Je m'appelle Despereaux.

— Despereaux ?

— Et je vous offre mon cœur.

« Je vous offre mon cœur » était ce que le preux chevalier déclarait à sa belle damoiselle dans le livre que Despereaux lisait tous les jours à la bibliothèque. Il s'était souvent marmonné cette phrase à voix basse mais il tenait, ce soir-là, sa première occasion de l'adresser à quelqu'un.

— Fiche le camp d'ici ! hurla le roi en tapant si fort du pied que le château tout entier parut trembler sur ses bases. Les

rongeurs n'ont pas de cœur !

Despereaux se glissa dans son trou et se retourna une dernière fois pour admirer la princesse. Elle avait ramassé son mouchoir et regardait... droit dans son âme !

— Despereaux... murmura-t-elle.

Il lut son nom sur ses lèvres.

— Je vous offre mon cœur ! chuchota-t-il. Je vous offre mon cœur !

Portant une patte sur le torse, il s'inclina si bas que ses moustaches balayèrent le plancher.

Hélas ! Notre souriceau était possédé d'amour.

La Légende de Despereaux

8

Jetez-le aux rats !

À l'appel du tambour de Lester, le Conseil - treize respectables souris et un Grand Maître des Souris - se rassembla dans un trou secret situé près de la salle du trône du roi.

Les quatorze membres prirent place autour d'un bout de bois posé en équilibre sur des bobines de fil et écoutèrent, horrifiés, le père de Despereaux leur raconter ce que Furlough avait vu.

— Aux pieds du roi, mentionna Lester. Le doigt de la princesse en plein sur sa tête. Il avait les yeux levés vers elle et... n'avait pas peur !

Les membres du Conseil en restèrent bouche bée. Leurs moustaches s'en effondrèrent, leurs oreilles s'en aplatirent. Ils furent à la fois scandalisés et terrifiés.

Lester se tut, et un silence profond et lugubre s'installa.

— Ton fils, finit par décréter solennellement le Grand Maître des Souris, ne tourne pas rond. Il est malade, et cela va bien au-delà de ses poussées de fièvre ! Au-delà de ses grandes oreilles ! Au-delà de sa petite taille ! Il souffre de troubles du comportement. Son attitude nous met tous en danger. Les humains sont indignes de confiance. C'est un fait indiscutable et bien connu. Une souris qui s'acoquine avec eux, une souris qui s'assied juste aux pieds d'un homme, une souris qui laisse un homme le toucher (et ici, tout le Conseil frissonna de dégoût) est, elle aussi, indigne de confiance. Ainsi va le monde, notre monde. Compagnons ! J'espère de tout mon cœur que Despereaux ne leur a pas, en plus, parlé. De toute façon, le temps est venu d'agir, pas de s'interroger.

Lester acquiesça. Les douze autres aussi.

— Nous n'avons pas le choix, reprit le Grand Maître des Souris. Il doit être condamné aux oubliettes ! (Et là, il abattit sa patte sur la table.) Il doit être jeté aux rats. Immédiatement ! Membres du Conseil, votons ! Que ceux qui sont favorables à la sentence lèvent la patte.

Treize pattes jaillirent dans les airs.

— Que ceux qui s'y opposent s'expriment.

Rien ! Pas une réaction !

Sauf Lester. Qui pleurait. »

Imagines-tu un seul instant, lecteur, que ton père ne s'oppose pas à

ce qu'on t'envoie dans des oubliettes infestées de rats ? Qu'il ne prononce pas le moindre mot pour te défendre ?

Le père de Despereaux sanglota, et le Grand Maître des Souris tapa une nouvelle fois sur la table avant de déclarer :

— Despereaux Tilling sera convoqué devant le Conseil des Souris. La liste de ses fautes lui sera lue, il aura alors l'occasion de les contester. S'il ne nie pas, on lui offrira la possibilité de s'excuser. Pour que, au moins, il gagne les oubliettes le cœur pur.

Lester eut au moins la décence de pleurer sur sa perfidie.

Lecteur, sais-tu ce que signifie « perfidie » ? J'ai le sentiment que oui, vu la petite scène qui vient de se dérouler.

Mais vérifie quand même dans ton dictionnaire.

La Légende de Despereaux

9

La bonne question

Le Conseil envoya Furlough chercher Despereaux. Il le trouva dans la bibliothèque, debout sur le grand livre ouvert, la queue étroitement enroulée autour de ses pieds, frissonnant de tout son petit corps.

Despereaux relisait l'histoire. Il se la relisait tout fort. De la première à la dernière page, celle qui promettait au lecteur que tout était bien qui finissait bien pour le preux chevalier et sa belle damoiselle.

Despereaux voulait arriver à ces mots : « Tout est bien qui finit bien. » Il avait besoin de les prononcer à voix haute ; il avait besoin d'être sûr que les sentiments qu'il éprouvait pour la princesse Petit Pois - son amour - aboutiraient à une fin heureuse. Il récitait l'histoire comme si elle avait été une formule magique, comme si les mots, dits bien haut, avaient été capables de lancer des sortilèges.

— Non mais regardez-moi ça ! grommela Furlough dans ses moustaches en voyant son frère, avant de détourner les yeux, écœuré. J'avais raison. Parfaitement raison ! Qu'est-ce qu'il fabrique donc, nom d'un fromage ? Il ne mange pas le papier. Il parle au papier. C'est nul, nul, nul !

Il héla Despereaux.

— Hé!

Celui-ci poursuivit sa lecture.

— Hé ! brailla Furlough. Le Conseil veut te voir.

— Pardon ? demanda le souriceau en s'arrachant à son livre.

— Le Conseil te convoque.

— Moi ?

— Toi.

— Pas maintenant, je suis occupé.

Sur ce, il se replongea dans son histoire.

— Nom d'un fromage ! gronda Furlough. Ce gars est complètement bouché ! J'ai bien fait de le dénoncer. Il est fou.

Il escalada la chaise, sauta sur la table et s'assit près de Despereaux. Il lui tapota la tête.

Une fois. Deux fois.

— Le Conseil te demande. Il te réclame. Il exige ta présence. Tu n'as pas le choix. Viens ! Tout de suite !

— Sais-tu ce qu'est l'amour ? lui demanda Despereaux en se tournant vers lui.

— Hein ?

— L'amour.

— Tu te trompes de question, répondit Furlough en secouant la tête. Tu devrais plutôt t'interroger sur ce que te veut le Conseil.

— Quelqu'un m'aime, dit Despereaux. Et je l'aime aussi, et rien d'autre ne compte pour moi.

— Quelqu'un t'aime ? Tu aimes quelqu'un ? La belle affaire ! Tu ferais mieux de réfléchir, parce que tu es dans les ennuis jusqu'au cou.

— Elle s'appelle Petit Pois.

— Quoi ?

— Celle qui m'aime. Elle s'appelle Petit Pois.

— Nom d'un fromage ! Tu ne comprends vraiment rien ! Tu ne comprends même pas que tu es une souris. Tu ne comprends même pas que le Conseil t'a convoqué. Tu dois m'accompagner. C'est la loi.

Despereaux soupira. Tendant la patte, il effleura les mots « belle damoiselle » sur le livre. Puis il porta sa patte à sa bouche.

— Nom d'un fromage ! s'écria Furlough. T'es complètement ridicule ! Allons-y.

— Je vous offre mon cœur, chuchota Despereaux. Je vous offre mon cœur.

Puis, lecteur, suivant Furlough, il descendit du livre, dégringola de la chaise, traversa la bibliothèque et se rendit au Conseil des Souris.

Il laissa son frère le conduire vers son destin.

La Légende de Despereaux

10

De bonnes raisons

Suivant les ordres du Grand Maître des Souris, tout le monde s'était rassemblé derrière la salle de bal. Les membres du Conseil étaient assis au sommet de trois briques entassées les unes sur les autres. A leurs pattes, toutes les souris du château, vieilles comme jeunes, sottes comme sages.

On attendait Despereaux.

— Place ! hurla Furlough. Le voici. Je l'ai trouvé. Place !

Il se fraya un chemin à travers la foule, Despereaux cramponné à sa queue.

— C'est lui, chuchotèrent les badauds. C'est lui.

— Qu'il est petit !

— On raconte qu'il est né les yeux ouverts.

Certains reculaient à son passage, dégoûtés.

D'autres, avides d'émotions fortes, l'effleuraient du bout de la patte ou de la moustache.

— La princesse a posé son doigt sur lui.

— On dit qu'il s'est assis aux pieds du roi.

— Ce ne sont pas des manières ! résonna la voix, reconnaissable entre toutes, de tante Florence.

— Place ! Place ! beuglait Furlough. Je l'ai trouvé ! J'amène Despereaux Tilling devant le Conseil.

Il entraîna Despereaux jusqu'aux trois briques empilées.

— Très honorés membres du Conseil, cria-t-il, voici, comme vous le souhaitiez, Despereaux Tilling.

Et, avec un coup d'œil par-dessus son épaule, il ajouta à l'intention de son frère :

— Lâche-moi.

Despereaux laissa tomber la queue de Furlough. Il leva le museau vers les membres du Conseil. Croisant son regard, son père secoua la tête avant de détourner les yeux.

Despereaux fit face à la foule.

— Aux oubliettes ! lança quelqu'un. Qu'on le jette directement aux oubliettes !

Les oreilles de Despereaux, jusqu'à présent pleines de phrases aussi jolies que « tout est bien qui finit bien », « petits coussins » et « je vous offre mon cœur », ses oreilles, donc, se dressèrent aussitôt.

— Directement aux oubliettes ! renchérit une autre voix.

— Ça suffit ! tonna le Grand Maître des Souris. Laissez le tribunal travailler correctement. Restons civilisés.

Se grattant la gorge, il s'adressa à Despereaux.

— Regarde-moi, fiston, lui dit-il.

Despereaux obéit. Il plongea ses yeux droit dans ceux du Grand Maître des Souris. Ils étaient sombres, profonds, tristes et terrorisés. Le cœur de Despereaux eut un - deux - soubresauts.

— Despereaux Tilling.

— Oui, Monsieur.

— Nous autres, les quatorze membres du

Conseil, avons discuté de ton comportement. Nous souhaitons cependant t'accorder le droit de contester la rumeur concernant tes actes scandaleux. T'es-tu, oui ou non, assis aux pieds du roi humain ?

— Oui, Monsieur. Mais parce que j'écoutais la musique. Je voulais entendre la chanson du roi.

— Entendre quoi ?

— La chanson, Monsieur. Elle parlait de grappes pourpres dégringolant des murs de jardins endormis.

Le Grand Maître des Souris balaya la réponse d'un geste impatient de la tête.

— Hors de propos ! La seule chose qui nous intéresse, c'est : t'es-tu vraiment assis aux pieds du roi humain ?

— Oui, Monsieur.

L'assemblée agita queues, pattes et moustaches et attendit la suite.

— As-tu laissé l'humaine, la princesse, te toucher ?

— Elle s'appelle Petit Pois.

— On s'en moque. L'as-tu autorisée à te toucher ?

— Oui, Monsieur. Et c'était bien.

La communauté dans son ensemble sursauta.

— Mon Dieu¹, retentit la voix d'Antoinette, ce n'est pas la fin du monde ! Elle l'a touché, et alors ?

— Ce ne sont pas des manières ! protesta tante Florence.

— Aux oubliettes ! lança un assistant, au premier rang.

— Silence ! rugit le Grand Maître des Souris. Silence !

Puis il observa attentivement Despereaux.

— Despereaux, reprit-il, connais-tu les règles sacrées que se doit de respecter toute souris ?

— Oui, Monsieur. Je crois que oui. Sauf que...

— As-tu désobéi à ces règles ?

— Oui, Monsieur. Mais, ajouta-t-il en élevant la voix,

j'avais de bonnes raisons. C'était à cause de la musique. Et de l'amour.

— L'amour ? s'étrangla le Grand Maître des Souris.

— Nom d'un fromage ! marmotta Furlough. Nous y voilà !

— Je l'aime, Monsieur, annonça Despereaux.

— Nous ne sommes pas ici pour parler d'amour ! s'emporta l'autre. Nous ne sommes pas ici pour juger de l'amour. Nous sommes ici pour te juger toi, souris dont l'attitude est indigne de celle d'une souris !

— Oui, Monsieur. Je comprends.

— Oh que non ! Il me semble que non ! Mais passons ! Puisque tu reconnais tes torts, tu seras puni. En vertu de nos lois ancestrales, tu es condamné aux oubliettes. Nous t'expédions chez les rats.

— Bravo ! hurla une souris dans la foule. C'est le tarif !

Les oubliettes ! Les rats ! Le petit cœur de Despereaux lui tomba jusqu'au bout de la queue. Il n'y aurait pas de lumière, dans les oubliettes. Pas de vitraux. Pas de bibliothèque ni de livres. Pas de princesse Pipi.

— Cependant, continua le Grand Maître des Souris, nous t'offrons la possibilité de te repentir. Nous t'autorisons à gagner les oubliettes le cœur pur.

— Me repentir ?

— Dis que tu es désolé de t'être assis aux pieds du roi humain. Que tu es désolé d'avoir laissé la princesse humaine te toucher. Que tu regrettes tes actes.

Despereaux eut soudain très chaud, puis très froid, puis très chaud de nouveau. Se repentir ? Renier la princesse ?

— Mon Dieu¹ ! s'écria sa mère. Ne fais pas l'idiot, mon fils ! Repens-toi !

— J'attends, Despereaux Tilling.

— Euh... euh... euh... Non ! chuchota Despereaux. »

— Quoi ? demanda le Grand Maître des Souris.

— Non ! répéta Despereaux, fermement cette fois. Je ne regrette rien. Je ne me repens pas. Je l'aime. J'aime la princesse.

Un cri scandalisé secoua la pièce. La foule entière sembla vouloir se jeter sur Despereaux. C'était comme si les souris étaient devenues un seul corps immense, secoué par la colère, doté de centaines de queues, de milliers de moustaches et d'une gigantesque bouche affamée qui s'ouvrait et se fermait, se rouvrait et se refermait, répétant encore et encore :

— Aux oubliettes ! Aux oubliettes ! Aux oubliettes !

Les cris punctuaient les battements du cœur de Despereaux et faisaient trembler son corps à l'unisson.

— Très bien, finit par conclure le Grand Maître des Souris.

Tu mourras donc le cœur noir. Maître du Fil, appela-t-il, apporte ta bobine!

Despereaux s'émerveilla de sa propre audace.

Il s'admira d'avoir tenu tête.

Puis, lecteur, il s'évanouit.

La Légende de Despereaux

11

Entre le Maître du Fil

Quand Despereaux revint à lui, il entendit le tambour. Son père martelait un rythme contenant plus de boum que de rataplan. Le résultat était menaçant : Boum ! Boum ! Boum ! Rata- plan. Boum ! Boum ! Boum ! Rataplan.

— Place au fil ! cria une souris qui poussait devant elle une bobine de fil rouge. Place au fil!

Boum ! Boum ! Boum ! Rataplan continuait le tambour.

— Aux oubliettes ! hurlaient les souris.

Couché sur le dos, Despereaux cligna les yeux. Il se demandait comment les choses avaient pu tourner aussi mal.

L'amour n'était-il pas une bonne chose ? Dans le livre, l'amour était une très bonne chose. C'est parce qu'il aimait la belle damoiselle que le preux chevalier trouvait le courage de la sauver. Tout était bien qui finissait bien. C'est ce que prétendait le livre. Tels étaient les derniers mots de la dernière page. « Tout est bien qui finit bien. » Despereaux était sûr et certain d'avoir lu et relu cette phrase.

Allongé par terre, assourdi par les battements du tambour, les braillements des souris et les cris du Maître du Fil se frayant un chemin dans la foule, Despereaux fut soudain assailli par une pensée terrifiante : une autre souris avait-elle par hasard mangé ces mots qui disaient la vérité ? Est-ce que, vraiment, tout était bien qui finissait bien ?

Lecteur, crois-tu à « tout est bien qui finit bien » ? Ou, comme Despereaux, commences-tu, toi aussi, à douter que les histoires aient une fin heureuse ?

— Tout est bien qui finit bien, murmurait Despereaux. Tout est bien qui finit bien, répéta-t-il quand la bobine de fil s'arrêta près de lui.

— Le fil ! Le fil ! Le fil ! criait l'assemblée.

— Désolé, annonça le Maître du Fil, mais tu dois te lever. J'ai un boulot à faire.

Lentement, Despereaux se remit debout.

— Dresse-toi sur tes pattes arrière, s'il te plaît.

Despereaux s'exécuta. ,

Sous le regard du souriceau, le Maître du Fil déroula une longueur de fil et en noua l'extrémité.

— Juste la largeur du cou, marmonnait-il. Ni plus, ni moins. C'est ce que m'a appris le dernier Maître.

Il leva les yeux sur Despereaux avant de les reporter sur son nœud.

— Et toi, ajouta-t-il, tu as un cou tout fin, mon ami.

Quand il passa la boucle autour de la tête de Despereaux, celui-ci perçut une odeur de céleri. Et quand l'autre ajusta le nœud, il sentit son haleine lui effleurer l'oreille.

— Elle est belle ? chuchota le Maître du Fil.

— Quoi ?

— Chut ! La princesse, elle est belle ?

— Petit Pois ?

— Oui.

— Plus belle que le jour.

— Ainsi, c'est vrai ! soupira le Maître du Fil en hochant la tête. Une belle princesse, comme dans les contes de fées. Et tu l'aimes, comme un preux chevalier aime sa belle. Tu l'aimes d'amour courtois. D'un amour motivé par le courage, le respect, la noblesse de cœur et la ferveur. C'est exactement ça.

— Comment le savez-vous ? demanda Despereaux. Qui vous a parlé des contes de fées ?

— Chut !

Le Maître du Fil se rapprocha encore dans une bouffée verte et piquante de céleri.

— Sois courageux, mon ami, murmura-t-il. Sois-le pour la princesse.

Sur ce, il recula d'un pas, se retourna et hurla :

— Compagnons ! Le fil a été attaché. Le fil a été noué.

Des applaudissements secouèrent la foule.

Despereaux se redressa. Il avait pris sa décision. Il se comporterait comme le Maître du Fil venait de le lui suggérer.

Il se montrerait brave, pour l'amour de la princesse.

Même si « tout est bien qui finit bien » s'avérait être une légende.

La Légende de Despereaux

12

Adieu

Le rythme du tambour changea une nouvelle fois.

Le rataplan final disparut ; ne restèrent plus que les boum.

Boum ! Boum ! Boum !

Boum ! Boum ! Boum !

Lester se servait désormais de sa seule queue, et il l'abattait avec force, avec gravité.

Le Maître du Fil s'écarta.

Un silence attentif tomba sur la pièce.

Despereaux se tenait devant les siens, le fil rouge autour du cou, aux pattes des membres du Conseil perchés sur leurs briques. Deux costauds apparurent, la tête dissimulée par un capuchon noir percé de fentes pour les yeux.

— Nous allons t'escorter aux oubliettes, annonça l'un d'eux.

— Despereaux ! appela Antoinette. Ah, mon Despereaux !

Despereaux scruta la foule jusqu'à ce qu'il eût repéré sa mère. Ce qui ne fut pas difficile. En l'honneur de son souriceau qu'on condamnait aux oubliettes, elle s'était exagérément maquillée.

Les costauds encapuchonnés posèrent chacun une patte sur l'épaule du souriceau.

— Il est l'heure, dit celui de gauche, capuchon numéro un.

Antoinette fendit la foule.

— C'est mon fils ! hurla-t-elle. J'exige de parler une dernière fois à mon fils !

Despereaux la regarda. Il s'efforça de rester ferme. Il s'efforça de ne pas être une déception.

— Dites-moi, gémit Antoinette, que va-t-il lui arriver ? Que va-t-il advenir de mon bébé ?

— Mieux vaut, répondit capuchon numéro un de sa voix grave et lente, que vous l'ignoriez, Madame.

— J'ai besoin de savoir ! Je le veux ! Il s'agit de mon enfant ! De l'enfant de mon cœur. Du seul survivant de ma dernière portée.

Les capuchons restèrent silencieux.

— Je vous en supplie.
— Les rats, répondit capuchon numéro un.
— Les rats, répondit capuchon numéro deux.
— Oui, bon, les rats. Oui¹. Et alors ?
— Les rats le dévoreront, précisa capuchon numéro deux.

— Ah ! Mon Dieu² !

A l'idée d'être mangé par les rats, Despereaux oublia tout courage. Il oublia également de ne pas être une déception. Il eut très envie de s'évanouir une nouvelle fois.

Mais sa mère, qui avait un excellent sens du timing et de la mise en scène, fut plus rapide : exécutant une magnifique et impeccable syncope, elle s'écroula aux pattes de son fils.

— T'as gagné le cocotier, gros malin, grogna capuchon numéro un à son acolyte.

— Bah, c'est pas grave, répliqua capuchon numéro deux. On n'a qu'à l'enjamber. Ce n'est pas une mère qui va nous empêcher de faire notre boulot. Allez, hop ! aux oubliettes !

— Aux oubliettes ! répéta capuchon numéro un.

Sa voix, si grave et assurée un moment plus tôt, tremblait néanmoins un peu. Il poussa légèrement Despereaux dans le dos. Tous trois enjambèrent Antoinette.

La foule s'écarta et entonna son chant lugubre :

— Aux oubliettes ! Aux oubliettes ! Aux oubliettes !

Le tambour reprit ses martèlements.

Boum ! Boum ! Boum !

Boum ! Boum ! Boum !

On emmena Despereaux.

Au dernier moment, Antoinette revint à elle et hurla un mot, un seul, à son enfant.

Ce mot, lecteur, fut « adieu !^[1] ».

Sais-tu ce que signifie « adieu » ? Inutile de chercher dans le dictionnaire, je vais te le dire.

« Adieu » vient de « à Dieu » et signifie que tu ne reverras pas celui à qui tu l'adresses. Ce n'est pas un mot que tu aimerais entendre dans la bouche de ta mère au moment où deux souris grandes comme des armoires à glace et dissimulées par des capuchons noirs t'entraînent vers les oubliettes.

Tu préférerais entendre : « Prenez-moi plutôt ! J'irai aux oubliettes à la place de mon fils. » Des paroles bien réconfortantes.

Malheureusement, lecteur, il n'y a aucun réconfort dans le mot « adieu ». Quelle que soit la langue dans laquelle tu le prononces. C'est un mot qui, partout au monde, est lourd de chagrin. C'est un mot qui ne prédit rien, mais alors rien du tout, de bon.

La Légende de Despereaux

13

Perfidie à volonté

Les trois souris descendirent, descendirent, descendirent..

Le fil serrait le cou de Despereaux, qui crut plus d'une fois s'étrangler. Il y porta la patte.

— Pas touche ! aboya capuchon numéro deux.

— Ouais ! renchérit capuchon numéro un. Pas touche !

Ils marchaient vite. Dès que Despereaux ralentissait, un des costauds le bousculait en lui ordonnant de presser le pas.

Ils se faufilèrent dans des trous et dévalèrent des escaliers dorés. Ils croisèrent des pièces closes et d'autres béantes.

Ils parcoururent des sols de marbre, ils trottinèrent sous de lourdes tentures de velours. Ils traversèrent de tièdes taches de soleil et de noires flaques d'ombre.

Tel était, pensait Despereaux, le monde qu'il laissait derrière lui, le monde qu'il connaissait et aimait. Quelque part, la princesse Petit Pois riait, souriait et applaudissait à la musique, inconsciente du destin de Despereaux. Il ne pourrait pas avertir Pipi de son sort, et cela lui parut soudain intolérable.

— Serait-il possible d'échanger un dernier mot avec la princesse ? demanda-t-il.

— Un mot ? sursauta capuchon numéro deux. Avec une humaine ?

— J'aimerais qu'elle sache ce qui m'arrive.

— Nom d'un petit souriceau ! s'exclama capuchon numéro un qui s'arrêta net et tapa du pied. Nom d'un fromage ! Rien ne te sert de leçon, hein ?

Sa voix parut soudain terriblement familière à Despereaux.

— Furlough ? murmura-t-il.

— Quoi ? riposta capuchon numéro un, agacé.

Despereaux frissonna. Son propre frère le conduisait aux oubliettes ! Son cœur s'arrêta net et parut se rabougrir en un petit caillou froid et incrédule. Puis, il repartit brutalement, gonflé d'espoir.

— Furlough, dit Despereaux en prenant la patte de son aîné dans les siennes. S'il te plaît, laisse-moi partir. Je t'en prie. Je suis ton frère.

— Non ! riposta Furlough en levant les yeux au ciel et en récupérant sèchement sa patte. Pas question !

— Je t'en supplie.

— Non. La loi, c'est la loi.

Lecteur, te souviens-tu du sens de « perfidie » ? Ne trouves-tu pas que ce mot est de plus en plus approprié à notre histoire, au fur et à mesure qu'elle progresse ?

« Perfidie » fut certainement le mot auquel songea Despereaux quand ils arrivèrent enfin en haut des marches étroites et raides qui descendaient vers le trou noir des oubliettes.

Les trois souris (deux encapuchonnées, l'une tête nue) contemplèrent un instant l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds. Puis Furlough bomba le torse et, la patte droite sur le cœur, s'adressa aux ténèbres :

— Pour le bien des souris du château, nous livrons ce jour le condamné aux oubliettes. Comme l'exige la loi, il porte le fil rouge de la mort.

— Le fil rouge de la mort ? répéta Despereaux d'une toute petite voix.

« Il porte le fil rouge de la mort » était en effet une bien terrible phrase. Mais le souriceau n'eut pas le temps d'y penser car les costauds le précipitèrent en avant.

Ce fut une vigoureuse poussée, et Despereaux dévala l'escalier à toute vitesse. Tandis qu'il dégringolait, moustaches par-dessus tête, trois mots seulement lui vinrent à l'esprit. L'un était « perfidie ».

Les deux autres mots auxquels il s'accrocha étaient « Petit Pois ».

« Perfidie. Petit Pois. Perfidie. Petit Pois ». Tels furent les mots qui tournoyèrent comme un moulin à vent dans la tête de Despereaux quand son corps sombra dans le néant.

La Légende de Despereaux

14

Ténèbres

Allongé au pied des marches, Despereaux palpa ses os un à un. Ils étaient tous là. Plus surprenant encore, ils étaient intacts. Il se remit sur pied. C'est alors qu'il prit conscience d'une odeur implacable, repoussante et particulière- • ment choquante.

Les oubliettes, lecteur, empestaient. Elles empestaient le désespoir, la souffrance et l'impuissance. Autrement dit, elles puaient le rat.

Et il y régnait un noir d'encre. Une obscurité épaisse et atroce telle que Despereaux n'en avait jamais connu. Elle avait quelque chose de palpable, comme si on pouvait la toucher.

Le souriceau porta une toute petite patte à ses moustaches.

Cette patte, dans les ténèbres, il ne la vit pas et une pensée extrêmement alarmante l'envahit : Despereaux Tilling existait-il encore ?

— Ça par exemple ! s'exclama-t-il.

L'écho de sa voix rebondit dans les ténèbres fétides.

— Perfidie, dit-il ensuite, juste pour entendre une nouvelle fois le son de sa voix, juste pour se persuader qu'il existait bien. Petit Pois !

Le nom de sa bien-aimée fut aussitôt avalé par l'obscurité.

Despereaux frissonna. Il trembla. Il éternua. Il claqua des dents. Il regretta de ne plus avoir son mouchoir. Il attrapa sa queue - et il lui fallut un long et effrayant moment pour la localiser, tant la noirceur était absolue - histoire d'avoir une chose, n'importe quelle chose, à laquelle s'accrocher.

Il envisagea de s'évanouir, ce qu'il considérait comme la seule réaction raisonnable au vu de la situation dans laquelle il se trouvait. Mais il se rappela les mots du Maître du Fil : noblesse de cœur, respect, ferveur et courage.

«Je serai courageux, pensa Despereaux. Je vais essayer d'être aussi brave qu'un preux chevalier. Je serai hardi pour l'amour de la princesse Petit Pois. »

Quelle était la meilleure façon de procéder ?

Il se racla la gorge. Il lâcha sa queue. Il se redressa.

— Il était une fois, lança-t-il aux ténèbres.

Il prononça cette phrase, parce que c'étaient les mots les meilleurs et les plus puissants qu'il connût, et que le seul fait de les formuler à

haute voix le réconfortait.

— Il était une fois, répéta-t-il en se sentant déjà un tout petit peu plus courageux. Il y avait un chevalier toujours vêtu d'une étincelante armure d'argent.

— Il était une fois ? beugla une voix dans l'obscurité. Un chevalier à l'étincelante armure ? Qu'est-ce qu'une souris y connaît, hein ?

Cette voix - la plus forte que Despereaux eût jamais entendue - devait appartenir - du moins, le pensa-t-il - au rat le plus gros du monde.

Le petit cœur surmené de Despereaux cessa de battre.

Et, pour la deuxième fois de la journée, le souriceau s'évanouit.

La Légende de Despereaux

15

Lumière

Quand Despereaux se réveilla, il se trouvait au creux de la paume rugueuse d'un humain et contemplait la flamme d'une allumette, derrière laquelle il distingua un gros œil noir rivé sur lui.

— Une souris avec du fil rouge, brailla la voix. Ha, ha ! Gregory connaît les coutumes des souris et des rats. Gregory sait. Et Gregory a son propre fil à la patte. Regarde, souris.

L'allumette se déplaça jusqu'à une bougie.

Celle-ci prit vie en crachotant, et Despereaux

vit qu'une corde était attachée à la cheville de l'homme.

— Mais ce qui nous différencie, c'est que la corde de Gregory le sauve, alors que ton fil signera ta perte.

L'homme souffla la chandelle, et l'obscurité revint. La main se resserra autour de Despereaux, qui sentit son cœur accablé battre comme un fou sous l'effet de la peur.

— Qui êtes-vous ? chuchota-t-il.

— La réponse à ta question, souris, est : Gregory. Tu parles à Gregory le geôlier, enterré ici pour veiller sur ces oubliettes depuis des décennies, des siècles, des millénaires. Une éternité ! Tu parles à Gregory le geôlier qui, par la plus grande des ironies, n'est lui-même rien d'autre qu'un prisonnier.

— Oh ! Euh... pouvez-vous me poser, Gregory ?

— Il souhaite que Gregory le geôlier le laisse partir ! Ecoute bien Gregory, souris. Tu aurais intérêt à ne pas vouloir t'en aller. Car ici, dans ces oubliettes, tu es au centre le plus noir et le plus traître du monde. Si Gregory te relâchait, ce labyrinthe, avec ses allées emmêlées, ses chemins entrelacés, ses impasses et ses culs- de-sac, t'engloutirait pour l'éternité. Seuls Gregory et les rats savent s'y retrouver. Les rats, parce qu'ils possèdent la science et parce que ces galeries lugubres reflètent la noirceur de leurs propres âmes. Et Gregory, parce que la corde est attachée à sa cheville pour toujours afin de le ramener à son point de départ. Oh, Gregory te libérerait volontiers ! Mais ce ne serait que pour te reprendre plus tard, car tu l'en supplierais. Les rats sont déjà après toi, vois-tu. *

— Vraiment ?

— Tends l'oreille ! Entends leurs queues traîner dans la crasse et l'ordure. Entends-les limer leurs griffes et leurs dents. Ils

approchent. Ils viennent pour te mettre en pièces.

Despereaux écouta donc et fut presque certain de percevoir les griffes et les dents des rats, et le son que produisent les choses pointues que l'on aiguise.

— Ils arracheront ton poil à ta chair et ta chair à tes os. Quand ils en ont terminé avec ceux de ton espèce, il ne reste que le fil rouge. Et les os. Gregory a plusieurs fois assisté à la fin tragique d'une souris.

— Mais je dois vivre ! protesta Despereaux. Je ne peux pas mourir.

— Tu ne peux pas mourir ? Comme c'est mignon ! Il dit qu'il ne peut pas mourir !

Gregory resserra encore sa poigne autour de Despereaux.

— Et pourquoi donc, souris ? reprit-il. Pourquoi ne peux-tu pas mourir ?

— Parce que j'aime. J'aime d'amour, et mon devoir est de servir celle que j'aime.

— Aimer. L'amour. Non mais écoute-toi un peu ! Je vais te montrer, moi, ce que fabrique l'amour !

Sur ce, une nouvelle allumette fut craquée, et la bougie rallumée. Gregory éclaira une pile énorme, imposante et chancelante de cuillers, casseroles et autres bols pour la soupe.

— Regarde bien, souris. Observe attentivement ce monument : il symbolise la folie de l'amour.

— Qu'est-ce que c'est ?

Despereaux examina le tas de vaisselle qui, telle une tour, grimpait, grimpait, grimpait à l'assaut des ténèbres.

— Ce dont ça a l'air. Des cuillers et des louches. Des écuelles et des bols. Des soupières et des marmites. Elles sont la preuve de la douleur qu'engendre l'amour. Le roi aimait la reine, et la reine est morte. Ce tas de détritrus est le résultat de l'amour.

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprendras que quand tu auras perdu celle que tu aimes. Mais assez parlé d'amour.

Gregory souffla la bougie.

— Parlons plutôt de ta vie. Et de la façon dont Gregory la sauvera, si tu veux.

— Pourquoi feriez-vous ça ? Avez-vous déjà secouru d'autres souris ?

— Jamais. Aucune.

— Pourquoi moi, dans ce cas ?

— Parce que toi, tu sauras raconter une histoire à Gregory. Les histoires sont la lumière. Et la lumière est précieuse dans un monde aussi sombre que le mien. Commence par le début. Raconte

une histoire à Gregory, souris. Donne- lui un peu de lumière.

Alors, parce qu'il avait très envie de vivre, Despereaux se lança :

— Il était une fois...

— Oui ! approuva Gregory joyeusement.

Il leva la main haut, très haut, jusqu'à ce que les moustaches de Despereaux chatouillent son oreille fripée par les ans.

— Continue, souris ! Raconte une histoire à Gregory.

C'est ainsi que Despereaux devint la seule souris condamnée aux oubliettes que les rats ne réduisirent pas à un tas d'os et à un fil rouge.

C'est ainsi que Despereaux sauva sa vie.

Et, si tu veux bien, lecteur, nous allons, pour l'instant, laisser notre souriceau ici : dans les oubliettes ténébreuses, dans la main d'un vieux geôlier à qui il raconte une histoire pour échapper à la mort.

Il est temps pour nous de tourner notre attention ailleurs, temps pour nous, lecteur, de parler de rats, d'un rat en particulier, notamment.

Livre Deuxième
Chiaroscur

La Légende de Despereaux

16

Aveuglé par la lumière

Pour poursuivre notre histoire, lecteur, il nous faut remonter dans le temps, jusqu'à la naissance d'un rat, un raton appelé Chiaroscuro[2] et surnommé Roscuro, un petit rat né dans la crasse et les ténèbres des oubliettes plusieurs années avant la venue au monde du souriceau Despereaux, là-haut dans la lumière.

Sais-tu, lecteur, ce que signifie « chiaroscuro » ? C'est un mot italien qui désigne un effet de contraste entre la lumière et l'ombre. Les Français l'ont traduit par « clair-obscur ». Comme les rats se fichent complètement de la lumière, les parents du raton avaient trouvé drôle de prénommer leur fils Chiaroscuro. Les rats ont le sens de l'humour. Pour dire vrai, ils trouvent la vie extrêmement amusante. Et ils ont raison, lecteur, ils ont raison.

Dans le cas de Roscuro, cependant, la plaisanterie était prémonitoire. En effet, tout jeune raton, Roscuro découvrit un jour un grand morceau de corde gisant sur le sol des oubliettes.

— Ah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-il.

Étant rat, il se mit illico presto à ronger sa trouvaille.

— Arrête tout de suite ! aboya une grosse voix.

Une main immense surgit des ténèbres, s'empara du raton et le suspendit en l'air par la queue.

— Dis donc, le rat, tu n'oserais pas becter la corde de Gregory, par hasard ?

— Qui t'es, toi, d'abord ? répliqua Roscuro qui, même la tête en bas, gardait l'effronterie des rats.

— Petit malin, va ! Espèce de petit futé qui grignotisgrignotage-croque-la-corde-de- Gregory. Gregory va t'apprendre les bonnes manières, tiens !

Et, sans lâcher Roscuro, le geôlier gratta une allumette sur l'ongle de son pouce - pschitt ! - et la colla sous le museau du raton.

— Ahhh ! cria celui-ci.

Il rejeta la tête en arrière pour fuir la lumière éblouissante.

Hélas ! Il oublia de fermer les yeux. La flamme explosa autour de lui avant de l'envahir tout entier.

— Personne ne t'a donc appris les règles ? lui demanda Gregory.

— Quelles règles ?

- La corde de Gregory, raton, est territoire interdit.
- Et alors ?
- Tu as osé la ronger. Excuse-toi.
- Non.
- Sale petit rat ! Affreuse bestiole ! Ton âme est noire

! Gregory en a assez, des tiens.

Il rapprocha l'allumette du museau de Roscuro, et une épouvantable odeur de moustaches brûlées enveloppa le geôlier et le raton. Lorsque la flamme mourut, Gregory balança Roscuro dans le noir.

— Et ne touche plus jamais à la corde de Gregory, le menaçait-il, ou tu le regretteras !

Roscuro resta assis par terre. Ses moustaches gauches avaient disparu. Son cœur battait à tout rompre et, bien qu'elle fût éteinte, la flamme de l'allumette dansait encore devant ses yeux, même lorsqu'il les fermait.

— Lumière ! dit-il à voix haute. Lumière, répéta-t-il, dans un chuchotis.

Dès lors, Roscuro montra un intérêt anormal, démesuré, pour les illuminations de toutes sortes. Il était constamment à l'affût de clarté : de la moindre lueur à la plus minuscule étincelle. Inexplicablement, son âme de rat était attirée par la lumière. Il se mit à croire qu'elle seule donnait un sens à la vie, et le désespoir l'envahit d'en avoir si peu, dans les ténèbres des oubliettes.

Il finit par se confier à son ami, un très vieux rat n'ayant plus qu'une oreille et baptisé Botticelli.

— Je pense, lui dit Roscuro, que la lumière est le sens de la vie.

— Ha ! ha ! ha ! Arrête, tu vas me faire mourir de rire. La lumière et le sens de la vie n'ont aucun rapport.

— C'est quoi, le sens de la vie, alors ?

— La souffrance. Celle des autres, surtout. Celle des prisonniers, par exemple. Les faire sangloter, gémir et supplier, c'est une façon délicieuse de donner un peu de sens à ta vie.

Tout en parlant, Botticelli agitait au bout de la griffe extraordinairement longue de sa patte avant droite un médaillon en forme de cœur. Il l'avait dérobé à un prisonnier et y avait noué une cordelette tressée. Le pendentif se balançait d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière...

— Tu m'écoutes ? demanda le vieux rat à Roscuro.

— Oui.

— Bien. Suis mes conseils, et ta vie prendra tout son sens. Je vais t'expliquer comment torturer un prisonnier : d'abord, tu dois le convaincre que tu es son ami. Montre- toi plein d'attentions.

Encourage-le à te confesser ses fautes. Dis-lui ce qu'il a envie d'entendre. Assure-le, par exemple, de ton pardon.

Pardoner aux gens est une formidable plaisanterie.

— Pourquoi ? voulut savoir Roscuro dont les yeux suivaient les allers-retours du médaillon.

— Parce que tu donnes ta parole pour aussitôt la reprendre. Ha ! ha ! ha ! Tu mets le prisonnier en confiance, puis tu le trahis. Tu refuses de lui accorder ce qu'il demande. Le pardon, la liberté, l'amitié, quelle que soit la chose que son cœur désire le plus, tu la lui refuses !

A ce stade de sa leçon, Botticelli riait tellement fort qu'il dut s'asseoir pour reprendre son souffle. Le pendentif continua à se balancer quelques instants avant de s'arrêter.

— Ha ! ha ! ha ! reprit Botticelli. Confiance et trahison ! Ha ! ha ! ha ! Ensuite, tu te montres sous ton vrai jour. Tu te comportes comme celui que le prisonnier a toujours su que tu étais : ni ami ni confesseur, encore moins sauveur, mais - Ha ! ha ! ha ! - rat.

Botticelli s'essuya les yeux, secoua la tête et poussa un grand soupir ravi. Il se remit à agiter son médaillon.

— Après, continua-t-il, je recommande de trotter sur les pieds du prisonnier afin d'ajouter un peu de terreur physique à sa terreur psychologique. C'est un jeu délicieux, exquis. Et bourré de sens.

— J'aimerais bien torturer un prisonnier, déclara Roscuro, séduit. J'adorerais faire souffrir quelqu'un.

— Ton heure viendra, le rassura Botticelli. Pour l'instant, tous les prisonniers sont pris. Mais un nouveau finira bien par arriver. Comment le sais-je ? Parce que, heureusement, ce monde est infesté par le mal, Roscuro. Et le mal, ce sont des prisonniers en perspective. Garanti !

— Alors, il y en aura bientôt un pour moi ?

— Oui.

— Pourvu qu'il arrive vite !

— Ha ! ha ! ha ! Tu as hâte, et c'est bien. Parce que tu es un rat. Un vrai rat.

— Un vrai rat !

— Qui se fiche complètement de la lumière.

— Qui se fiche complètement de la lumière, répéta docilement Roscuro.

Botticelli s'esclaffa une nouvelle fois. Le pendentif au bout de sa longue griffe se balançait d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière...

— Mon jeune ami, tu es un rat. Le mal, les prisonniers, les rats, la souffrance - tout ça va si bien ensemble ! Tout ça est

parfaitement huilé. Oh, quel monde merveilleux ! Quel monde atroce !
Quel monde merveilleusement atroce !

La Légende de Despereaux

17

La vie dure

Peu de temps après cette conversation, un nouveau prisonnier fit en effet son apparition. La porte des oubliettes claqua, et Botticelli et Roscuro virent un soldat du roi pousser un homme dans l'escalier.

— Parfait ! chuchota Botticelli. Celui-là est pour toi.

Roscuro examina soigneusement l'individu.

— Il va en baver, promit-il.

Mais, à cet instant, la porte des oubliettes se rouvrit, et un rayon de lumière aveuglante transperça soudain les ténèbres.

— Beurk ! s'écria Botticelli en se cachant les yeux avec une patte.

Roscuro, lui, ne détourna pas le regard.

Note-le bien, lecteur : le rat dénommé Chiaroscuro ne se voila pas la face. Il laissa la clarté du monde entrer en lui et l'envahir. Il en hoqueta même d'enthousiasme.

— Et mène-lui la vie dure ! brailla un autre soldat, au sommet des marches.

Un grand bout de tissu rouge traversa l'air et resta suspendu quelques secondes - écarlate, flamboyant - dans les rayons dorés de l'après-midi. Puis la porte fut brutalement refermée, l'obscurité se réinstalla, et le morceau d'étoffe s'écrasa à terre. Gregory le geôlier le ramassa.

— Avance et prends ça ! ordonna-t-il au prisonnier en le lui tendant. Il ne fait jamais chaud, ici.

L'homme se drapa du carré de tissu comme d'un manteau.

— Bon, je te le confie, Gregory ! annonça le premier soldat avant de tourner les talons.

Il remonta l'escalier et sortit des oubliettes, laissant passer un peu de la lumière du monde avant de refermer à son tour la porte derrière lui.

— Vous avez vu ça ? demanda Roscuro à Botticelli.

— Une horreur oui ! riposta l'autre. Ridicule ! Qu'est-ce qu'il leur prend d'illuminer cet endroit comme ça ? On est dans les oubliettes, nom d'un rat !

— C'était magnifique, dit Roscuro.

— Non ! rétorqua Botticelli en lui jetant un coup d'œil glacial. Non et non ! Pas magnifique du tout.

— Il faut absolument que j'en voie plus. Je dois grimper là-haut.

— On s'en fiche, de la lumière ! Ton obsession finit par devenir fatigante. Écoute ! Nous sommes des rats. Des rats, compris ? Notre truc, c'est l'obscurité, pas la clarté. Notre truc, c'est la souffrance.

— Mais... là-haut ?

— Y a pas de mais qui tienne ! Les rats ne montent pas là-haut. Là-haut, c'est le territoire des souris.

Retirant le médaillon de son cou, Botticelli l'agita sous le museau de Roscuro.

— De quoi est faite cette cordelette ? lui demanda-t-il.

— De moustaches.

— De moustaches de... ?

— Souris.

— Exactement. Et qui vit là-haut ?

— Les souris.

— Exactement ! acquiesça Botticelli en crachant par terre. Les souris ne sont que de petits tas de sang et d'os ayant peur de tout. Elles sont ridicules et méprisables. Elles sont le contraire de ce que nous essayons d'être. Et tu voudrais vivre dans leur monde ?

Sans répondre, Roscuro contempla le merveilleux filet de lumière qui s'infiltrait sous la porte des oubliettes.

— Tu n'as qu'une chose à faire, reprit le vieux rat, c'est torturer ton prisonnier. Tiens, vole-lui son bout de tissu ! Comme ça, tu auras un objet de là-haut. Mais ne va pas dans la lumière. Sinon, tu le regretteras. (Tandis qu'il parlait, son pendentif se balançait d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière...) Tu n'appartiens pas à leur monde. Tu es un rat. Un rat. Répète après moi.

— Un rat, obéit Roscuro. Ne triche pas ! gronda Botticelli. Dis : « Je suis un rat. »

— Je suis un rat.

— Encore.

— Je suis un rat.

— Voilà ! Et un rat est un rat. Un point c'est tout. Pour des siècles et des siècles. Amen.

— Oui. Je suis un rat, amen.

Fermant les yeux, Roscuro revit le chiffon rouge tournoyer dans la clarté dorée.

Et, lecteur, il se persuada que c'était le tissu qu'il voulait, et non la lumière.

La Légende de Despereaux

18

Confessions

Comme le lui avait ordonné Botticelli, Roscuro fila torturer le nouveau prisonnier et lui voler son étoffe.

Enchaîné au sol, l'homme était assis, jambes tendues, le tissu toujours drapé sur les épaules. Se faufilant entre les barreaux, Roscuro rampa lentement sur les dalles humides de la cellule.

— Bienvenue ! lança-t-il, une fois près de l'humain. Nous sommes ravis de te recevoir.

L'homme gratta une allumette et examina le raton.

Lequel contempla la flamme avec envie.

— File ! lui jeta le prisonnier avec un geste de la main qui éteignit l'allumette. Tu n'es qu'un rat.

— Exact ! Je suis un rat. Bravo pour ton sens de l'observation.

— Que veux-tu, le rat ?

— Moi ? Rien du tout. Je suis venu pour toi. Je suis venu te tenir compagnie dans le noir.

Roscuro se rapprocha un peu de son interlocuteur.

— Je n'ai pas besoin de la compagnie d'un rat, répondit celui-ci.

— Et le soulagement d'une oreille amicale, tu n'en as pas besoin non plus ?

— Hein ?

— Veux-tu confesser tes fautes ?

— A un rat ? Tu plaisantes !

— Allons, détends-toi. Ferme les yeux. Oublie que je suis un rat. Imagine que je ne suis qu'une voix dans l'obscurité. Une voix qui se soucie de toi.

— D'accord, finit par acquiescer le prisonnier. Je vais te raconter. Mais seulement parce que me taire, garder le secret face à un sale petit rat, n'aurait aucun sens. Je ne suis pas désespéré au point de me croire obligé de mentir à un rat.

Il se racla la gorge, puis reprit :

— Je suis ici parce que j'ai volé six vaches. Tel est mon crime.

Rouvrant les yeux, il scruta les ténèbres et éclata de rire.

Puis il referma les paupières.

— Mais j'en ai commis un autre. Il y a très longtemps.
Et ils ne le savent même pas.

— Continue, l'encouragea doucement Roscuro en gagnant peu à peu du terrain.

Il alla jusqu'à frôler le tissu magique du bout de la patte.

— J'ai échangé ma fille, ma propre fille, contre cette nappe rouge, une poule et une poignée de cigarettes.

— Tss ! fit Roscuro.

Pareille horreur le laissait de marbre. Après tout, ses parents ne s'étaient pas beaucoup occupés de lui non plus et, si ç'avait été profitable, ils n'auraient pas hésité à le vendre. Par ailleurs, dans la torpeur d'un dimanche après-midi, Botticelli lui avait raconté toutes les confessions qu'il avait récoltées auprès des prisonniers.

Les monstruosité dont étaient capables les humains ne surprenaient plus Roscuro.

— Et ensuite... reprit l'homme.

— Oui ?

— J'ai fait bien pire. Je l'ai abandonnée. Elle pleurait, m'appelait, mais je ne me suis même pas retourné. Non, Seigneur ! J'ai continué à marcher.

Le prisonnier se moucha dans sa manche, puis s'éclaircit la voix.

— Je vois, murmura Roscuro qui avait désormais les quatre pattes sur la nappe. Tu trouvais donc ce bout de tissu bien réconfortant pour lui avoir sacrifié ta fille ?

— Il me tient chaud.

— Et ça valait ta fille ?

— J'aime bien la couleur aussi.

— Ce chiffon te rappelle-t-il ta mauvaise action ?

— Oui, marmotta l'homme entre deux reniflements. Oh que oui !

— Laisse-moi alléger ton fardeau, suggéra Roscuro en se dressant sur ses pattes arrière et en s'inclinant profondément.

Permetts-moi de te soulager de ce qui te rappelle ton crime.

Aussitôt, il planta ses dents puissantes dans la nappe et l'arracha aux épaules de l'homme.

— Hé ! cria celui-ci. Rends-moi ça !

Mais Roscuro, lecteur, était rapide. Il fila avec son butin entre les barreaux de la cellule. Un vrai magicien !

— Hé ! hurla le prisonnier une nouvelle fois. Rends-moi ça ! C'est tout ce que j'ai.

— C'est bien pourquoi je te le prends, rétorqua Roscuro.

— Espèce de sale rat !

— Absolument ! C'est ce que je suis : un rat !

Sur ce, abandonnant l'homme, il transporta le tissu jusqu'à son nid pour l'examiner. Mais quelle déception !

Rien qu'à le regarder de plus près, Roscuro comprit que Botticelli se trompait. Ce qu'il désirait, ce qui lui était nécessaire, ce n'était pas cette guenille, mais la lumière qui l'avait éclairée.

Il souhaitait que la clarté l'inonde, l'envahisse, l'aveugle.

Lecteur, il savait également que, pour ça, il allait devoir sortir des oubliettes.

La Légende de Despereaux

19

De la lumière, de la lumière partout !

Imagine un instant, lecteur, que tu aies passé toute ton existence dans les oubliettes. Imagine ensuite que, par une belle fin d'après-midi de printemps, tu sortes du noir et poses le pied dans un univers de vitres miroitantes et de parquets polis, de casseroles en cuivre scintillantes, d'armures étincelantes et de tapisseries brodées d'or. Imagine... Et, pendant que tu y es, imagine aussi autre chose. Imagine que, au moment même où le raton quitte les oubliettes pour gagner les étages du château, une petite souris naît, là-haut, un souriceau, lecteur, destiné à rencontrer le rat subjugué par la lumière.

Mais le rendez-vous n'aura lieu que plus tard. Pour l'instant, le rat est seulement heureux, émerveillé, ébahi de se retrouver au milieu d'autant de clarté.

— Jamais, murmurait Roscuro, enivré, en trotinant d'un objet lumineux à un autre, jamais je ne partirai d'ici. Je le jure. Je ne retournerai pas dans les oubliettes. A quoi bon ? Je ne torturerai plus de prisonnier. J'appartiens à ce monde-ci.

Il valsa joyeusement de pièce en pièce jusqu'à ce qu'il arrive devant la porte de la salle des banquets. Jetant un coup d'œil à l'intérieur, il aperçut le roi, la reine Mathilde, la princesse Petit Pois, une vingtaine de nobles, un jongleur, quatre musiciens et tous les soldats du roi. Ce festin, lecteur, était un régal pour les yeux du rat.

Roscuro n'avait encore jamais vu de gens heureux. Il n'en avait connu que de misérables. Gregory le geôlier et ceux qu'on expédiait dans son domaine obscur ne riaient, ni ne souriaient, ni ne trinquaient avec leurs voisins.

Roscuro fut enchanté. Tout ici étincelait. Absolument tout. Les cuillers en or sur la table et les grelots sur le chapeau du jongleur, les cordes sur les guitares des ménestrels et les couronnes sur les têtes du roi et de la reine.

Et que dire de la petite princesse ! Qu'elle était belle !

À croire qu'elle n'était que lumière ! Sa robe était couverte de paillettes qui adressaient des clins d'œil complices au raton. Et quand Petit Pois riait, et elle riait souvent, tout alentour semblait briller d'autant plus.

— Oh ! s'extasia Roscuro, c'est extraordinaire ! Je dois absolument dire à Botticelli qu'il se trompe. Ce n'est pas la souffrance,

la solution. C'est la lumière.

Et, sans plus hésiter, il entra dans la salle des banquets, la queue au garde-à-vous, marchant au rythme de la musique que jouaient les ménestrels sur leurs guitares.

Le rat, lecteur, s'invita à la fête.

La Légende de Despereaux

20

Du haut d'un lustre

La salle des banquets était décorée d'un magnifique lustre ornementé. Ses cristaux reflétaient les bougies de la table et les éclats de rire de la princesse. Ils dansaient au son de la musique, se balançant d'avant en arrière, miroitant et semblant appeler Roscuro.

Quel meilleur endroit pour admirer tant d'éclat et de splendeur ?

La compagnie riait, chantait et jonglait avec tellement d'entrain que personne ne repéra Roscuro en train d'escalader un pied de la table, ramper sur celle-ci et, de là, s'agripper à la plus basse branche du lustre.

Suspendu par une patte, il oscilla d'avant en arrière, se délectant du spectacle qui se déroulait sous lui : les fumets de la nourriture, les notes de musique, la lumière, la lumière partout. La lumière stupéfiante, incroyable.

Tout sourire, Roscuro secouait la tête.

Malheureusement, un rat ne peut batifoler sur un lustre que tant qu'il passe inaperçu.

C'est une vérité absolue, même lors du plus animé des festins. ,

Lecteur, devines-tu qui l'aperçut en premier ?

Tu as raison.

La princesse Petit Pois aux yeux de lynx.

— Un rat ! hurla-t-elle. Un rat est accroché au lustre !

La fête, comme je l'ai dit, était animée. Les ménestrels grattaient leurs guitares et chantaient, les convives s'esclaffaient et mangeaient, l'homme en chapeau à grelots jonglait tout en tintinnabulant.

Personne, dans cette joyeuse effervescence, n'entendit Pipi. Sauf Roscuro. « Rat. »

Jamais encore il ne s'était rendu compte de la laideur du mot.

« Rat. »

Au milieu de toute cette beauté, il avait une sonorité franchement déplaisante.

« Rat. »

Un juron, une insulte, un mot totalement dénué de lumière. Et ce n'est que lorsqu'il l'entendit dans la bouche de la princesse que Roscuro comprit qu'il n'aimait pas être un rat, qu'il ne voulait pas être un rat.

Cette révélation fut si frappante qu'il en perdit sa prise.

Le rat, lecteur, tomba.

Hélas ! Il tomba droit dans le potage de la reine.

La Légende de Despereaux

21

Les dernières paroles de la reine

La reine adorait la soupe. Elle l'aimait pardessus tout, excepté la princesse Petit Pois et le roi. Et parce que la reine raffolait de ce plat, on en servait à tous les banquets, tous les déjeuners, tous les dîners.

Et pas n'importe quelle soupe, s'il vous plaît ! L'amour et le respect d'André, le chef cuisinier, pour la reine au palais délicat avaient hissé les potages qu'il concoctait au rang d'œuvres d'art.

Ce jour-là, en ce banquet particulier, André s'était surpassé. Son velouté était un prodige, délicat mélange de poulet, de cresson et d'ail. D'ailleurs, Roscuro, en réapparaissant à la surface du vaste bol, ne put s'empêcher d'en lamper quelques gorgées.

— Délicieux ! s'émerveilla-t-il, oubliant un instant ses malheurs. Divin!

— Regardez ! hurla Pipi, le doigt braqué sur lui. Regardez ! C'est un rat. Je vous avais bien dit qu'il y avait un rat suspendu au lustre. Et voilà qu'il se retrouve dans la soupe de maman !

Les musiciens cessèrent de jouer, le jongleur cessa de jongler, les nobles convives cessèrent de manger.

La reine regarda Roscuro.

Roscuro regarda la reine.

Lecteur, par souci d'honnêteté, il me faut ici annoncer une dure vérité : les rats ne sont pas de belles créatures. Ils ne sont même pas mignons. Ce sont de très vilaines bestioles, surtout quand l'une d'elles se retrouve par hasard dans votre soupe, des bouts de cresson accrochés à ses moustaches.

Un long silence s'installa, que rompit Roscuro.

— Je vous demande pardon, dit-il à la reine.

Pour toute réponse, celle-ci envoya valser sa cuiller et poussa un cri inimaginable et absolument indigne d'une reine, quelque chose entre le hennissement d'un cheval et le grognement d'un cochon, un bruit qui ressemblait à ceci : hiiiiiiiiiiiiigrrrrrrrr !

— Il y a un rat dans ma soupe, ajouta-t-elle ensuite.

Ce furent ses dernières paroles. Portant les mains à sa poitrine, elle tomba en arrière, renversant sa royale chaise avec fracas. La salle des banquets explosa : on lâcha les cuillers, on renversa les sièges.

— Qu'on la sauve ! tempêtait le roi. Il faut la sauver !

Les soldats s'exécutèrent.

Roscuro, lui, s'extirpa du potage. Il comprit qu'il valait mieux s'éclipser. Mais alors qu'il rampait sur la nappe, les mots du prisonnier qu'il avait torturé lui revinrent - ses regrets de ne s'être pas retourné vers la fille qu'il avait abandonnée. C'est pourquoi Roscuro se retourna.

Ce fut, hélas, pour constater que la princesse le toisait, les yeux pleins de dégoût et de colère. « Retourne aux oubliettes ! disait ce regard. Rejoins les ténèbres auxquelles tu appartiens ! »

Ce regard, lecteur, brisa le cœur de Roscuro.

Tu pensais que les rats n'ont pas de cœur ? Faux. Toute créature vivante a un cœur. Dès lors, le cœur de toute créature vivante est susceptible de se briser.

Si Roscuro ne s'était pas retourné, son cœur ne se serait sans doute pas brisé, et je n'aurais plus eu d'histoire à raconter.

Malheureusement, lecteur, il s'était retourné.

La Légende de Despereaux

22

Comment il recolla les morceaux de son cœur

Roscuro décampa.

— Un rat... marmonna-t-il en portant une patte à son cœur. Je suis un rat. Et la lumière n'est pas pour les rats. La lumière n'est pas pour moi.

Les soldats du roi étaient toujours penchés au-dessus de la reine. Le roi continuait à hurler :

— Sauvez-la ! Sauvez-la !

Quant à la reine, elle était toujours aussi morte, bien sûr.

Tout à coup, Roscuro tomba nez à nez avec la cuiller à soupe royale qui était tombée par terre.

— Au moins, j'aurai quelque chose de beau, gronda-t-il. Je suis un rat, mais j'aurai quelque chose de beau. J'aurai une couronne à moi.

Il ramassa la cuiller et la mit sur sa tête.

— Oui, reprit-il, j'aurai quelque chose de beau. Et j'aurai aussi ma vengeance !

Il est des cœurs, lecteur, qui ne guérissent jamais de s'être brisés. Ou alors, ils cicatrisent mal, comme s'ils avaient été rafistolés par un artisan maladroit. Tel fut le destin de Chiaroscuro.

Son cœur fut brisé. Ramasser la cuiller, s'en coiffer, jurer de se venger - tout cela l'aida à en recoller les morceaux.

Mais, hélas, son cœur fut réparé de travers.

— Où est le rat ? brailla le roi. Trouvez-moi ce rat !

— Si vous me voulez, marmotta Roscuro en fuyant, vous me trouverez dans les oubliettes. Dans les ténèbres.

La Légende de Despereaux

23

Répercussions

Le comportement de Roscuro eut évidemment des conséquences sinistres. Tout acte, lecteur, aussi petit soit-il, a des conséquences. Par exemple, le jeune Roscuro avait rongé la corde du géolier et, du coup, Gregory avait gratté une allumette sous son museau, embrasant son âme.

Son âme avait pris feu et, du coup, le rat avait gagné les étages du château à la recherche de la lumière. Là-haut, dans la salle des banquets, la princesse Petit Pois l'avait repéré et avait prononcé le mot « rat » ; du coup, Roscuro était tombé dans le potage de la reine, et la reine en était morte. Tu vois donc, lecteur, que tout s'enchaîne. Tout acte a des répercussions.

Ainsi, lecteur, la reine étant morte en mangeant sa soupe, le roi bannit toute forme de potage, bouillon, velouté. Du coup, tous les objets qui servaient à préparer et à manger la soupe (les cuillers et les louches, les bols et les écuelles, les marmites et les soupières) furent également interdits.

On alla les chercher chez tous les habitants du Royaume et on les entassa dans les oubliettes.

Roscuro avait été ébloui par la lumière d'une allumette, avait voyagé dans les étages du château et, du coup, était tombé dans le potage de la reine, qui en était morte. Alors, le roi ordonna qu'on mette à mort tous les rats du pays.

Bravement, les soldats descendirent donc dans les oubliettes. Le seul problème, c'est que, pour tuer un rat, il faut d'abord le trouver. Et quand un rat ne veut pas être trouvé, lecteur, on ne le trouve pas.

Les soldats du roi ne réussirent qu'à s'égarer dans le labyrinthe compliqué des oubliettes. Certains, même, se perdirent à jamais et moururent dans les entrailles du château.

Du coup, l'exécution des rats ne fut pas un succès.

Désespéré, le roi les déclara hors-la-loi. Il les bannit, comme la soupe.

Bien entendu, c'était une décision ridicule, puisque les rats sont bannis de naissance.

Comment interdire ce qui est déjà interdit ? C'est une perte de temps et d'énergie.

Néanmoins, le roi signa un décret officiel bannissant les rats du

Royaume. Quand on est roi, on a le droit d'annoncer autant de lois ridicules qu'on veut. Ça sert à ça, d'être roi !

Cependant, lecteur, n'oublions pas que le roi aimait la reine et que, sans elle, il était perdu. C'est là le grand danger de l'amour : même quand on est puissant, même si l'on règne sur plusieurs royaumes, on ne peut empêcher ceux qu'on aime de mourir. Rendre la soupe illégale, bannir les rats permirent d'apaiser le pauvre cœur du roi. Alors, pardonnons-lui.

Et les rats bannis ? me demanderas-tu, lecteur. Et un rat banni en particulier ?

Et Chiaroscuro ?

Retourné aux ténébreuses oubliettes, il se blottit dans son nid, la cuiller sur la tête, et s'attela à se fabriquer une cape de roi à partir d'un lambeau de la nappe rouge. Assis à côté de lui, le vieux Botticelli balançait son médaillon d'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière... en disant :

— Tu vois ce qui arrive quand un rat monte là-haut ? J'espère que ça te servira de leçon. Ton boulot ici-bas est de torturer les autres.

— Je sais, marmotta Roscuro. Et c'est exactement ce que je compte faire, désormais. La princesse souffrira pour avoir osé me regarder comme elle l'a fait.

Tandis que Roscuro cousait et réfléchissait, Gregory le geôlier, agrippé à sa corde, se frayait un chemin dans le noir. Et, dans une cellule humide, le prisonnier qui avait autrefois possédé une nappe rouge et ne possédait maintenant plus rien passait ses jours et ses nuits à pleurer doucement.

Au-dessus des oubliettes, tout là-haut dans le château, un souriceau se tenait à l'écart de ses frères et sœur et tendait l'oreille vers un doux son qu'il ne savait pas encore nommer.

L'amour de la souris pour la musique allait avoir des répercussions. Toi, lecteur, tu en connais déjà quelques-unes.

La musique conduirait le souriceau à une princesse. Il en tomberait amoureux.

Le soir même où Despereaux entendait la musique pour la première fois, dehors, dans le crépuscule obscur, un chariot était conduit par un soldat du roi et chargé de cuillers et de louches, d'écuelles et de bols, de soupières et de marmites. A côté du soldat, était assise une fillette dont les oreilles ressemblaient à des morceaux de chou-fleur qu'on lui aurait collés sur les côtés du crâne.

La fillette, lecteur, s'appelait Mig. Et bien qu'elle l'ignorât encore, elle allait jouer un rôle décisif dans la vengeance du rat.

La Légende de Despereaux

24

Une poignée de cigarettes,
une nappe rouge et une poule

Une fois encore, lecteur, il nous faut repartir en arrière si nous voulons progresser.

Voici la courte histoire de la vie de Mig, une fillette venue au monde des années avant la souris Despereaux et le rat Chiaroscuro, une fillette née loin du château, une fillette prénommée Mig.

Mig avait six ans quand sa mère mourut en lui tenant la main et en la fixant droit dans les yeux.

— M'man ? dit Mig. Me quitte pas, m'man !

— Oh ! soupira la mère. Qui parle ? Qui me tient la main ?

— C'est moi, m'man, Mig !

— Ah, laisse-moi partir, mon enfant.

— Mais je veux que tu restes ! insista Mig en frottant son nez morveux et ses yeux humides.

— Tu veux ?

— Oui !

— Mon enfant, ce que tu veux n'a aucune importance.

Sur ce, la mère serra la main de sa fille, une fois, deux fois, puis elle mourut, abandonnant Mig aux soins de son père qui, au printemps suivant immédiatement le décès de sa femme, la vendit, un jour de marché, contre une poignée de cigarettes, une nappe rouge et une poule.

— P'pa ? appela Mig en le voyant prêt à partir, la poule dans les bras, une cigarette à la bouche et la nappe rouge drapée sur ses épaules, telle une cape.

— Tout va bien, Mig, lui répondit-il. Tu appartiens à cet homme, maintenant.

— Mais je veux pas ! Je veux rester avec toi.

Elle agrippa la nappe et tira dessus.

— Seigneur ! ronchonna son père. Quelqu'un t'a demandé ton avis ? Laisse-moi !

Il dénoua les doigts de Mig et la poussa en direction de l'homme qui l'avait achetée.

La fillette regarda son père s'éloigner dans un tourbillon de tissu rouge. Cet homme abandonna son enfant et, comme tu le sais déjà,

lecteur, il ne se retourna pas. Même pas une toute petite fois.

Pauvre Mig. Que va-t-elle devenir ? Aussi effrayé sois-tu, lecteur, tu dois continuer à lire pour le découvrir par toi-même.

Tel est ton devoir !

La Légende de Despereaux

25

Un cercle vicieux

Mig appela celui qui l'avait acheté « mon oncle », comme il le lui avait ordonné. Et, comme il le lui avait ordonné, elle s'occupa des moutons de mon oncle, cuisina les repas de mon oncle et récupéra la marmite de mon oncle. Elle fit tout cela sans en être jamais ni remerciée ni félicitée.

L'autre aspect déplaisant de la vie avec mon oncle, c'était qu'il aimait beaucoup donner à Mig de « bonnes taloches sur les oreilles ». Au moins, il demandait toujours à la fillette si elle voulait ou non recevoir la gifle en question.

Ça se passait à peu près comme ça :

Mon oncle : Je croyais t'avoir demandé de récupérer la marmite.

Mig : Eh ben, mon oncle, je l'ai lavée !

Mon oncle : Dis donc, gamine, me traiterais-tu de menteur, par hasard ?

Mig : Non, mon oncle.

Mon oncle : Tu n'aurais pas envie d'une bonne taloche sur l'oreille, par hasard ?

Mig : Non merci, mon oncle.

Hélas ! Mon oncle semblait aussi indifférent aux souhaits de Mig que l'avaient été sa mère et son père. La fameuse claque tombait toujours... et toujours avec beaucoup d'enthousiasme de la part de mon oncle (alors qu'elle était toujours reçue avec beaucoup moins d'enthousiasme par Mig).

Ces gifles s'abattaient extrêmement souvent.

C'est ainsi que, au bout de quelque temps, les oreilles de Mig vinrent à ressembler à des choux-fleurs qu'on lui aurait collés de chaque côté de la tête.

Du même coup, elles devinrent à peu près aussi utiles que des choux-fleurs. C'est-à-dire qu'elles cessèrent de fonctionner en tant qu'oreilles. Les mots perdirent d'abord leur tranchant, puis ils devinrent complètement confus et cotonneux, et Mig finit par avoir beaucoup de mal à leur donner un sens.

Moins elle entendait, moins elle comprenait. Moins elle comprenait, plus elle commettait d'erreurs. Plus elle commettait d'erreurs, plus elle recevait de bonnes taloches sur les oreilles et moins elle entendait. C'est ce qu'on appelle un cercle vicieux, et Mig se

retrouva engluée en plein dedans.

Une place, lecteur, qu'on ne voudrait pour rien au monde.

Mais, comme tu le sais déjà, ce que voulait Mig n'intéressait personne.

La Légende de Despereaux

26

La famille royale

Quand Mig eut sept ans, il n'y eut ni gâteau ni fête, ni cadeaux ni chansons, rien qui pût laisser entendre que c'était son anniversaire, mis à part Mig elle-même annonçant :

— J'ai sept ans, aujourd'hui, mon oncle.

— Je t'ai demandé ton âge ? File avant que je ne te donne une bonne taloche sur l'oreille !

Quelques heures après avoir reçu sa gifle d'anniversaire, Mig était dans les champs avec les moutons de mon oncle quand elle aperçut un rougeoiement qui scintillait au loin. D'abord, elle crut qu'il s'agissait du soleil. Mais lorsqu'elle se retourna, elle constata que celui-ci se trouvait - comme prévu - à l'ouest, bas sur l'horizon, en train de se coucher.

Ce qui brillait avec autant d'éclat était forcément autre chose. Mig mit sa main en visière au-dessus de ses yeux et regarda la resplendissante lumière approcher peu à peu, jusqu'à ce qu'elle prenne les traits du roi, de la reine Mathilde et de leur fille, la jeune princesse Petit Pois.

La famille royale était entourée de chevaliers en armures étincelantes montés sur des chevaux majestueux.

Chaque tête royale était coiffée d'une couronne en or, et le roi, la reine et la princesse étaient vêtus de longues tuniques ornées de pierres précieuses et de broderies colorées qui miroitaient et sur lesquelles se reflétaient les ultimes rayons du soleil.

— Eh ben ! marmonna Mig.

La princesse Petit Pois chevauchait un poney blanc qui levait très haut les pattes et les reposait délicatement à terre. Pipi remarqua la fillette, debout en train de l'admirer, et elle agita le bras dans sa direction.

— Bonjour ! lança-t-elle joyeusement. Bonjour !

Au lieu de retourner le geste, Mig resta plantée là, bouche bée, éberluée par cette famille si magnifique et tellement parfaite.

— Papa, demanda la princesse au roi, qu'est-ce qu'elle a, cette fille ? Elle ne me salue pas.

— Ignore-la, chérie. Elle n'a aucune importance.

— Mais je suis une princesse. Je lui ai fait coucou. Elle devrait me »répondre.

Quant à Mig, elle continuait de les contempler avec ahurissement. Le spectacle des membres de la famille royale avait réveillé en elle un besoin profondément endormi, comme si la splendeur du roi, de la reine et de la princesse avait allumé une petite chandelle.

Pour la première fois de sa vie, lecteur, Mig se prit à espérer.

Et l'espoir est comme l'amour : ridicule, formidable et puissant.

Mig tenta d'identifier cette étrange émotion. Portant la main à l'une de ses oreilles douloureuses, elle comprit que ce qu'elle éprouvait - cet espoir qui naissait en elle - était l'exact contraire d'une bonne taloche.

Souriant, elle ôta la main de son oreille et l'agita en direction de la princesse.

— Aujourd'hui, c'est mon anniversaire ! cria-t-elle.

Mais le roi, la reine et la princesse étaient trop loin pour l'entendre.

Aujourd'hui, hurla Mig, j'ai sept ans !

La Légende de Despereaux

27

Un souhait

Cette nuit-là, dans la petite cabane sombre qu'elle partageait avec mon oncle et les moutons, la fillette tenta de raconter ce qu'elle avait vu.

— Mon oncle ?

— Quoi ?

— J'ai vu des hommes-étoiles, aujourd'hui.

— Comment ça ?

— Ils scintillaient de partout, il y avait une p'tiote princesse qui avait sa couronne à elle et un p'tiot cheval blanc qui marchait sur la pointe des sabots.

— Qu'est-ce que c'est que ces salades ?

— J'ai vu un roi et une reine et une p'tiote princesse !
brailla Mig.

— Et alors ? répondit mon oncle sur le même ton.

— Je voudrais...

Mig s'interrompt, soudain timide.

— J'aimerais tant être une princesse, reprit-elle.

— Ha ! s'esclaffa mon oncle. Ha ! Une mocheté aussi bête que toi ? Tu ne vaux même pas le prix que je t'ai payée. Si tu savais combien je regrette d'avoir échangé cette bonne poule et cette nappe rouge contre toi ! O, comme je regrette ! Toutes les nuits. Cette nappe avait la couleur du sang, cette poule pondait comme personne.

— Je voudrais être une princesse, s'entêta Mig. Pour avoir une couronne.

— Une couronne ! ricana mon oncle. La voilà qui a envie d'une couronne !

Hurlant de rire, il attrapa la marmite et s'en coiffa.

— Regarde-moi ! s'exclama-t-il. Je suis roi. Tu la vois, ma couronne ? Maintenant, je suis roi, comme j'en ai toujours rêvé ! Je suis roi parce que je veux être roi.

Il dansa autour de la cabane, la marmite sur la tête. Il rigola jusqu'à en pleurer. Puis il cessa sa sarabande, retira la casserole de sa tête, regarda Mig et lança :

— Est-ce que, par hasard, tu ne mériterais pas une bonne taloche sur l'oreille, pour avoir raconté toutes ces bêtises ?

— Non, mon oncle.

La claque tomba quand même.

— Écoute-moi bien, gronda mon oncle après avoir frappé, que je n'entende plus parler de princesse, compris ? D'ailleurs, qui ça intéresse, ce que tu veux, hein ?

Lecteur, la réponse à cette question, comme tu sais, est : personne, absolument personne.

La Légende de Despereaux

28

En route pour le château

Les années s'écoulèrent. Mig les passa à récurer la marmite, à surveiller les moutons, à nettoyer la cabane et à recevoir d'innombrables et fort douloureuses calottes sur les oreilles. Le soir, au coucher du soleil, printemps comme hiver, été comme automne, debout dans le champ, elle scrutait l'horizon, espérant de tout cœur que la famille royale passerait devant elle.

— Eh ben ! Qu'est-ce que je donnerais pas pour revoir cette p'tiote princesse ! Et son poney aussi, çui-là qui marche sur la pointe des sabots.

Ce désir, ce rêve de pouvoir contempler une nouvelle fois la princesse, était enfoui au plus profond du cœur de la fillette. Juste à côté de l'espoir qu'elle, Mig, deviendrait elle-même, un jour, princesse.

Le premier souhait de Mig fut exaucé, de façon détournée, lorsque le roi déclara le potage illégal. Ses soldats furent envoyés pour apprendre la mauvaise nouvelle aux habitants du Royaume et leur confisquer leurs marmites, leurs cuillers et leurs écuelles.

Tu te rappelles, lecteur, pourquoi et comment cette loi avait été décidée. Tu ne seras donc pas aussi surpris que mon oncle quand, un dimanche, un soldat du roi frappa à la porte de sa cabane pour annoncer que la soupe était désormais interdite.

— Comment ça ? demanda mon oncle.

— Par décret royal du roi, expliqua le soldat. Je suis venu t'informer que la soupe a été interdite. Sur ordre du roi, tu n'en mangeras plus. Il est également interdit d'y penser et d'en parler. En tant que fidèle serviteur, je suis chargé de te débarrasser de tes cuillers et louches, souprières et marmites, écuelles et bols.

— Mais c'est impossible ! protesta mon oncle.

— Que nenni.

— Que va-t-on manger ? Et avec quoi ?

— Du gâteau ? suggéra l'autre. Avec une fourchette.

— Quelle bonne idée ! railla mon oncle. Il faudrait encore qu'on ait les moyens de s'en offrir, du gâteau !

— Je me contente d'obéir aux ordres, répliqua le soldat en haussant les épaules. Je te prie de bien vouloir me donner tes cuillers, tes écuelles et ta marmite.

Mon oncle s'arracha la barbe. Puis il s'arracha les cheveux.

— Scandaleux ! s'écria-t-il. J'imagine qu'après tu voudras prendre mes moutons et ma fille, vu que c'est les seuls biens qui me restent.

— Tu possèdes une fille ?

— Oui. Une incapable, mais elle est à moi quand même.

— Ah, murmura le soldat. J'ai bien peur que ce soit illégal aussi, ça. Aucun humain n'a le droit d'en posséder un autre, dans notre Royaume.

— Eh ! Je l'ai payée drôlement cher. Elle m'a coûté une bonne poule pondeuse, une poignée de cigarettes et une nappe rouge sang.

— Ça m'est égal. Il est interdit de posséder un être humain. Et maintenant, je te prie de me donner tes cuillers, tes bols, ta marmite et ta fille. Si tu refuses, tu devras m'accompagner et tu seras emprisonné dans les oubliettes du château. Qu'est-ce que tu choisis ?

C'est ainsi que Mig se retrouva assise sur un chariot rempli d'ustensiles pour la soupe, à côté d'un soldat du roi.

— Tu as des parents ? lui demanda celui-ci. Je pourrais te ramener chez eux.

— Quoi ?

— Une mère ? hurla le soldat.

— Morte !

— Et ton père ?

— Je l'ai pas revu depuis qu'il m'a vendue.

— Bon. Alors, je t'emmène au château.

— Hein ? fit Mig en regardant autour d'elle, un peu perdue. De quel bateau vous parlez ?

— Le château ! brailla le soldat. Je t'emmène au château !

— Au château ? Là où qu'habite la p'tiote princesse ?

— C'est ça.

— Eh ben ! Moi aussi, j'ai bien l'intention de devenir princesse un jour.

— C'est bien, de rêver.

Sur ce, le soldat fit claquer sa langue et les rênes, et ils partirent.

— Je suis ben contente de m'en aller, annonça Mig en effleurant ses oreilles en chou-fleur.

— T'as raison ! Autant être heureuse, puisque tout le monde se fiche que tu le sois ou non. Au château, ils te trouveront une place. Tu ne seras plus une esclave. Tu seras une servante payée.

— Quoi ?

— Une servante ! cria l'homme. Plus une esclave !

— Eh ben ! se réjouit Mig. Je va être une servante !

Elle avait alors douze ans. Sa mère était morte. Son père l'avait vendue. Son oncle, qui n'était pas du tout son oncle, l'avait talochée jusqu'à ce qu'elle devienne quasiment sourde. Et, par-dessus tout, elle voulait devenir une princesse avec couronne dorée et cheval blanc levant les pattes bien haut.

Penses-tu, lecteur, que c'est abominable d'espérer quand on n'a aucune raison d'espérer ? Ou, comme le soldat l'a dit, qu'on peut bien se permettre d'être heureux puisque, en fin de compte, tout le monde s'en fiche ?

La Légende de Despereaux

29

D'abord la référence, pis le fil

La chance de Mig ne s'arrêta pas là. Le premier jour de son nouvel emploi comme servante au château, on l'envoya porter du fil rouge à la princesse.

— Attention ! l'avertit la gouvernante, une femme sévère prénommée Louise. Il s'agit d'un membre de la famille royale, n'oublie pas de t'incliner.

— Quoi ? hurla la fillette.

— Tu dois faire une révérence ! brailla Louise.

— À vos ordres, m'dame !

Prenant la bobine de fil, Mig s'en fut par les escaliers dorés jusqu'à la chambre de la princesse tout en se parlant à elle-même.

— Dire que je va rencontrer la princesse ! marmottait-elle. Moi, Mig, je va m'approcher de la princesse un peu comme si on se connaissait. Et d'abord, je dois faire la référence parce qu'elle est royale.

Pourtant, une fois devant la porte, Mig hésita.

— Comment que je m'y prends ? Je donne le fil, pis je fais la référence ? Non, non ! D'abord la référence, pis le fil. C'est ça. C'est ça, le bon ordre. D'abord la référence, pis le fil.

Elle frappa.

— Entrez ! lança Pipi.

N'entendant rien, la fillette frappa de nouveau.

— Entrez ! répéta Pipi.

N'entendant toujours rien, Mig cogna encore. « Si ça se trouve, pensa-t-elle, la princesse est pas là. » A cet instant, le battant s'ouvrit en grand, et Petit Pois apparut et regarda Mig droit dans les yeux.

— Eh ben ! s'exclama celle-ci, complètement ahurie.

— Bonjour. Tu es la nouvelle servante ? As-tu apporté mon fil ?

— Ma référence ! beugla Mig.

Elle rassembla ses jupes, laissa tomber sa bobine, tendit le pied et marcha au passage sur la bobine - bref, elle vacilla pendant un très long moment (du moins, c'est l'impression qu'eurent et la princesse médusée et la pauvre Mig), et finit par s'étaler, les quatre fers en l'air - BOUM !

— Houlà ! cria Mig.

Pipi ne put s'en empêcher - elle éclata de rire.

— Tout va bien, dit-elle en secouant la tête. C'est l'intention qui compte.

— Quoi ?

— C'est l'intention qui compte ! répéta Petit Pois plus fort.

— Merci ben, mam'zelle.

Mig se releva lentement. Elle dévisagea la princesse, puis se perdit dans la contemplation de ses pieds.

— D'abord la référence, pis le fil, marmotta-t-elle.

— Pardon ? demanda Pipi.

— Oh ! Le fil !

Tombant aussitôt à genoux, Mig mit la main sur la bobine, se releva et la tendit à Pipi.

— Je vous ai apporté votre fil.

— Magnifique ! Merci beaucoup. Je n'arrivais pas à en trouver. Toutes les bobines de fil rouge semblent avoir disparu.

— Vous faites quoi ? demanda Mig en lorgnant sur l'ouvrage de Petit Pois.

— Je brode une histoire de la vie, de ma vie. Tu vois, là, c'est le roi mon père. Il joue de la guitare parce qu'il adore ça et qu'il se débrouille plutôt bien. Et voici la reine ma mère en train de manger sa soupe parce qu'elle en raffolait.

— De la soupe ! Mais c'est hors la loi !

— Oui. Mon père l'a interdite parce que ma mère est morte en mangeant du potage.

— Vot'm'man est morte ?

— Oui, le mois dernier, précisa la princesse en mordant ses lèvres tremblantes.

— Ça alors ! reprit Mig. Ma m'man à moi aussi, elle est morte.

— Tu avais quel âge ?

— Outrage ? Oh, désolée, s'excusa la servante en reculant d'un pas.

— Non, non ! cria Pipi. Ton âge, celui que tu avais quand ta mère est morte.

— Presque six ans.

— Je suis désolée, compatit la princesse avec un regard attendri. Et maintenant, quel âge as-tu ?

— Douze ans.

— Moi aussi ! Quel est ton nom ?

— Mig. Je vous ai déjà vue, vous savez. V'zêtes passée devant moi sur un poney blanc. C'était le jour de mon anniversaire, et j'étais dans le champ avec les moutons de mon oncle, et c'était l'heure

où le soleil se couche.

— T'ai-je fait un signe de la main ?

— Quoi ?

— Ai-je agité la main ?

— Oui.

— Pourtant, tu n'as pas répondu, si je me souviens bien.

— Si, sauf que vous étiez déjà loin. Un jour, je serai assise sur un p'tiot cheval blanc, je porterai une couronne et je saluerai. Un jour, je serai une princesse, moi aussi.

Mig toucha son oreille gauche.

— Vraiment ? s'étonna Pipi qui jeta un coup d'œil grave à la fillette mais n'ajouta rien.

Quand Mig finit par regagner l'étage des domestiques, Louise l'attendait d'un pied ferme.

— Tu en as mis, du temps, pour porter une simple bobine de fil à la princesse ! rugit-elle.

— Trop de temps ?

— Oui, confirma Louise en lui donnant une bonne taloche sur l'oreille. Bon sang, soupira-t-elle, tu ne seras jamais une bonne servante, toi.

— Non, m'dame, parce que, moi, je veux devenir une princesse.

— Toi, une princesse ? Ha ! Quelle rigolade !

Et pourtant, lecteur, Louise n'était pas du genre à rire. Jamais.

La Légende de Despereaux

30

Aux oubliettes

Au château, pour la première fois de sa vie, Mig mangea à sa faim. Et pour manger, elle mangea ! Elle devint vite dodue. De plus en plus dodue, même ! Elle s'arrondit et s'élargit de jour en jour. Seule sa tête resta petite.

Lecteur, en tant que narratrice de ce conte, je dois t'annoncer de temps en temps des vérités pas faciles à entendre. Il faut donc t'informer que Mig était un tout petit peu paresseuse. Et, aussi, que ce n'était pas une flèche. C'est-à-dire qu'elle n'était pas très maligne.

Louise eut donc du mal à lui trouver un travail qu'elle sût exécuter. Rapidement, Mig échoua aux postes de dame de compagnie (on la surprit en train d'essayer la robe du soir d'une duchesse en visite), de couturière (elle cousit le manteau du maître d'équitation à sa propre jupe et abîma les deux vêtements) et de femme de chambre (quand on l'envoyait nettoyer une pièce, elle y restait plantée, bouche ouverte, admirant avec ravissement les murs dorés, les planchers et les tapisseries, s'exclamant encore et encore : « Eh ben ! Si c'est pas joli, tout ça ! Eh ben ! C'est quéqu'chose ! » au lieu de faire le ménage).

Tandis que la fillette s'essayait à ces nombreuses tâches domestiques et les ratait les unes après les autres, d'autres événements importants se déroulaient au château.

Le rat arpentait les oubliettes et marmonnait dans les ténèbres, attendant l'heure de sa revanche contre la princesse.

Dans les étages, la princesse rencontrait un souriceau qui tombait amoureux d'elle.

Y aura-t-il des conséquences ? Et comment !

Exactement comme la paresse de Mig en eut. En tout dernier recours, Louise l'envoya au chef cuisinier, André, qui avait la réputation de savoir gérer les cas les plus difficiles. Malheureusement, Mig laissa tomber des coquilles d'œuf dans la pâte à gâteau, elle frota le carrelage avec de l'huile de friture au lieu du produit pour laver par terre et elle éternua sur les côtelettes de porc du roi juste au moment où on allait les lui servir.

— De tous les bons à rien que j'ai rencontrés, hurla André, tu es la pire, la plus oreillesenchoufleurisée, la plus bonne à rien de rien ! Tu ne mérites qu'une seule place : les oubliettes !

— Quoi ? fit Mig, la main en cornet autour de son

oreille.

— Aux oubliettes ! Tu apporteras son déjeuner au geôlier. Ce sera ton travail, désormais.

Tu te souviens, lecteur, que les souris craignaient les oubliettes. Dois-je te préciser que les humains aussi ? Elles n'étaient jamais très loin de leurs pensées. Aux grandes chaleurs, une puanteur montait de leurs noires profondeurs et imprégnait tout le château. Durant les glaciales et venteuses nuits d'hiver, d'affreux gémissements s'en échappaient, à croire que les bâtiments eux-mêmes geignaient.

— Ce n'est que le vent, se rassuraient les habitants du château, rien que le vent.

Plus d'une servante chargée de porter ses repas au geôlier était revenue des oubliettes pâle et sanglotante, mains tremblantes, claquant des dents, jurant qu'on ne l'y reprendrait pas. Pire encore, des rumeurs couraient, comme quoi certaines n'en étaient jamais remontées.

A ton avis, sera-ce là le destin de Mig ?

J'espère bien que non ! Que deviendrait mon histoire, sans elle ?

— Écoute-moi, stupide oreillesenchoufleurisée ! brailla André. Je t'explique le boulot. Tu descends la nourriture, tu attends que le bonhomme ait mangé et tu rapportes le plateau. Tu t'en sens capable ?

— Ben, oui. Je porte son plateau au vieux bonhomme, il mange, et après je le rapporte. Vide.

— C'est ça. Pas compliqué, non ? Mais bon, je suis sûr que tu trouveras un moyen de tout gâcher.

— Quoi ?

— Rien. Bonne chance ! Tu en auras besoin.

André regarda Mig descendre les marches.

C'était les mêmes, lecteur, que celles dans lesquelles le souriceau Despereaux avait été poussé, la veille. Mais, à la différence de Despereaux, Mig avait de la lumière. Sur le plateau, à côté du repas, se trouvait une bougie à la flamme vacillante, censée éclairer ses pas. Se retournant, la fillette leva les yeux vers André et lui sourit.

— Cette bonne à rien d'oreillesenchoufleurisée ! soupira le chef cuisinier. Non mais je vous le demande, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire d'une gamine qui descend aux oubliettes le sourire aux lèvres ?

Pour connaître la réponse à cette question, lecteur, poursuis ta lecture.

La Légende de Despereaux

31

Une chanson dans le noir

La puanteur des oubliettes ne déranger pas Mig. Sans doute parce que, lorsqu'il lui avait donné de bonnés taloches sur les oreilles, mon oncle, ratant quelquefois sa cible, lui avait assené de bonnes claques sur le nez. C'était arrivé suffisamment souvent pour altérer l'odorat de Mig. En tout cas, elle ne remarqua pas l'épouvantable parfum de désespérance, d'impuissance et de malfaisance qui régnait sur les lieux et dégringola joyeusement les escaliers en colimaçon.

— Eh ben ! Qu'est-ce qu'il fait noir, là- dedans !

— Tu l'as dit, ma fille, se répondit-elle à elle- même.
Ah, si j'étais princesse, je brillerais tant qu'aucun endroit au monde ne me serait sombre.

Et elle entonna une petite chanson qui disait à peu près ceci :

Ch'uis point la princes'Vêtit Pois,

Mais un beau jour viendra où moi.

La Pipi, oui, oui, oui, oui, ouah !

Un jour, ce sera moi, moi, ouah !

Mig, comme tu l'imagines, lecteur, n'était pas excellente chanteuse, plutôt une sacrée braillarde. Sa chansonnette contenait néanmoins, si on écoutait bien, une certaine musicalité. C'est alors que surgit des ténèbres un rat drapé dans une cape rouge et portant cuiller sur la tête.

— Miam ! murmura-t-il. Quel air charmant !
Exactement celui que j'espérais.

Et Roscuro emboîta en douce le pas à Mig.

— C'est moi, Mig ! s'écria la servante, une fois en bas des marches. Je t'apporte ton manger. Viens le chercher, Maître des Entrailles !

Pas de réponse.

Le plus grand silence régnait dans les oubliettes. Pas un silence sympathique. Menaçant. Ponctué de sons légers et terrifiants. Les glissements serpentins de l'eau suintant le long des murs et, quelque part au loin, des gémissements de souffrance. Il y avait aussi le bruit des rats vaquant à leurs occupations - griffes acérées rayant le dallage et longues queues traînant dans la crasse et le sang.

Lecteur, si tu te retrouvais aux oubliettes, tu percevrais sûrement ce vacarme feutré très inquiétant.

Mais Mig, qu'entendait-elle ?

Gagné !

Rien de rien !

Du coup, elle n'avait pas peur. Mais alors, pas du tout.

Elle souleva le plateau, et sa bougie éclaira faiblement le tas de cuillers, de bols et de marmites.

— Eh ben ! s'exclama-t-elle. Regardez-moi ça ! J'aurais jamais cru qu'il y avait si tant de cuillers dans le vaste monde !

— C'est que le vaste monde renferme plus de secrets qu'on ne le pense ! rugit quelqu'un dans le noir.

— Juste, chuchota Roscuro. Le vieux geôlier dit vrai.

— Eh ben ! Qui a parlé ?

Mig se tourna en direction de la voix.

La Légende de Despereaux

32

Prends garde aux rats

À la lueur de la chandelle, Mig vit Gregory boiter vers elle, corde nouée autour de la cheville, mains tendues en avant.

— Tu as apporté son repas au geôlier, si Gregory ne se trompe pas.

— Eh ben ! marmotta la servante en reculant.

— Donne !

L'homme lui prit le plateau et s'assit sur une marmite retournée qui était tombée de la pile de vaisselle. Le plateau en équilibre sur ses genoux, il examina l'assiette cachée par un couvercle.

— Gregory devine que, aujourd'hui encore, il n'y a pas de soupe.

— Quoi ?

— Pas de soupe !

— Interdit ! hurla Mig.

— Folie ! bougonna le vieillard en ôtant le couvercle.
Un monde sans soupe, c'est intolérable folie.

Attrapant un pilon de poulet, il le goba et le mâchonna avant de l'avalier tout entier.

— Hé ! lui lança la fillette qui l'avait observé. T'as oublié les os !

— Non, je les ai mangés.

— Eh ben ! s'écria Mig en le dévisageant avec respect.
Tu bectes les os ! T'es drôlement féroce !

Gregory prit un autre morceau (une aile, cette fois) et l'engloutit, os compris. Puis un troisième. Mig était bouche bée d'admiration.

— Un jour, annonça-t-elle soudain encline aux confidences, je serai princesse.

A ces mots, Chiaroscuro, qui l'avait suivie comme son ombre, ne put retenir une petite cabriole de joie. Dans la lumière de la bougie, son ombre dansa sur le mur, immense et redoutable.

— Gregory te voit ! l'avertit le geôlier.

Douché, Roscuro se cacha derrière les jupons de la servante.

— Quoi ? demanda celle-ci. Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Alors, comme ça, tu as envie d'être princesse ?
Bah ! Tout le monde a des rêves plus ou moins fous. Gregory, par exemple, aspire à un monde où la soupe serait légale. Et il devine que

ce rat a lui aussi des rêves de grandeur.

— Si tu savais ! grommela Roscuro.

— Quoi ? hurla Mig.

Gregory ne prit pas la peine de répéter. Sortant un mouchoir de sa poche, il éternua, une, deux, trois fois.

— À tess souhaits ! brailla Mig. A tess amours !

— Retourne à la lumière, murmura le geôlier qui roula son mouchoir en boule et le plaça à côté de l'assiette. Gregory a fini, ajouta-t-il d'une voix audible en tendant le plateau à la fillette.

— Terminé ? Alors, je remonte. André l'a bien précisé. Descendre le plateau, attendre que le bonhomme ait mangé, rapporter le plateau là-haut. C'est les ordres.

— T'a-t-on également avertie de te méfier des rats ?

— Quoi ?

— Les rats !

— Quoi, les rats ?

— Prendre garde aux rats.

— D'accord. Méfiance.

Dissimulé derrière les jupes de Mig, Roscuro se frotta les pattes.

— Préviens-la autant que tu veux, vieux fou, gronda-t-il. Mon heure est arrivée. Il est temps que ta corde se rompe. Mais pas de grignotis- grignotage, cette fois. Plutôt un bon coup de dents qui la coupera en deux. Enfin ! Je tiens ma revanche !

La Légende de Despereaux

33

Un rat qui connaît son nom

En haut de l'escalier, Mig s'apprêtait à ouvrir la porte des oubliettes quand le rat l'interpella.

— Je peux te dire un mot ?

La fillette regarda à droite et à gauche.

— En bas, précisa Roscuro. Mig contempla le sol.

— Eh ! Mais t'es un rat, non ? Le vieux bonhomme vient juste de me conseiller de me méfier d'eux.

Elle souleva le plateau de façon à ce que la lueur de la bougie tombe directement sur lui, éclairant au passage la cuiller en or sur sa tête et la cape rouge sang nouée autour de son cou.

— Pas de panique ! la rassura Roscuro.

Il souleva sa cuiller par le manche, un peu comme un humain aurait enlevé son chapeau devant une dame.

— Eh ben ! s'exclama la servante. Un rat bien élevé !

— En effet. Comment vas-tu ?

— Mon p'pa avait une nappe très comme ton manteau, m'sieur. Du même rouge. Il l'a eue contre moi.

— Vraiment ? sourit Roscuro d'un air entendu. Quelle affreuse histoire ! Quelle tragédie !

Lecteur, pardonne-moi, mais nous devons faire une pause, le temps de remarquer une chose extraordinaire : la voix de Roscuro avait la tonalité idéale pour se frayer un chemin à travers les oreilles abîmées et enchouffleurisées de Mig. Si bien, cher lecteur, que Mig entendait à la perfection chacun des mots qu'il prononçait.

— Tu as eu ta part de malheurs, enchaîna-t-il. Le temps du triomphe et de la splendeur est arrivé.

— Le triomphe ? La splendeur ?

— Permets-moi de me présenter. Mon nom est Chiaroscuro, mais mes amis m'appellent Roscuro. Quant à toi, tu es Mig. Vrai ?

— Ça alors ! Un rat qui connaît mon nom !

— Très chère Mig, est-ce que je me trompe en affirmant que tu as des ambitions ?

— Ça veut dire quoi, « ambitions » ? beugla la fillette.

— Inutile de brailler. Je t'entends aussi bien que tu m'entends. Nous sommes faits pour nous entendre.

Roscuro se permit un nouveau sourire, dévoilant une belle rangée de dents jaunes et aiguisées.

— Des ambitions, ma chère, reprit-il, c'est, par exemple, quand une servante désire devenir princesse.

— Eh ben ! C'est exactement ce que je veux !

— Il existe, très chère, des moyens d'exaucer ce souhait. Ton rêve est parfaitement réalisable.

— Je va remplacer la princesse Petit Pois ?

— Oui, votre majesté, confirma Roscuro en ôtant la cuiller de sa tête et en s'inclinant bien bas. Oui, votre grandeur. Oui, très honorée princesse. Eh ben !

— M'autorises-tu à exposer mon plan ? A t'expliquer comment transformer ton rêve en réalité ?

— Oui ! Oh, oui !

— Tout commence par une corde que je vais devoir ronger.

À la faible lueur de l'unique bougie, Mig écouta donc le rat qui parlait droit à son cœur. Roscuro était si passionné, et la servante si subjuguée, que ni l'un ni l'autre ne remarquèrent que le mouchoir posé sur le plateau bougeait.

Ils n'entendirent pas non plus les petits cris - tout pareils à ceux d'une souris - qui s'en échappaient, horrifiés, au fur et à mesure que Roscuro dévoilait, étape par étape, son projet diabolique qui condamnerait la princesse Petit Pois aux ténèbres.

Livre quatrième

Retour à la lumière

La Légende de Despereaux

34

Tue-les, même mortes

Tu n'avais pas oublié notre souriceau, hein, lecteur ? « Retourne à la lumière », voilà ce qu'avait chuchoté Gregory à Despereaux quand il l'avait enveloppé dans son mouchoir et déposé sur le plateau.

Sa conversation avec Roscuro terminée, Mig remonta à la cuisine.

— C'est moi, Mig ! hurla-t-elle à André. Je reviens des entrailles obscures.

La servante se débarrassa de son plateau.

— Hé ! la gronda André. C'est pas terminé. Tu dois le nettoyer.

— Quoi ?

— Lave le plateau ! exige le chef cuisinier.

Sur ce, il tendit la main, prit le mouchoir, le secoua, et... Despereaux en dégringola et atterrit droit dans un verre doseur rempli d'huile - piaf !

— Ahhh ! Une souris dans ma cuisine, mon huile, mon verre mesureur ! Tue-la, Mig ! Pas de quartier !

La fillette pencha la tête et contempla la bestiole qui coulait lentement.

— Pauvre p'tiote souris ! dit-elle en la repêchant par la queue.

Despereaux, toussant, crachant, ébloui par la lumière violente, en aurait pleuré de joie. Sauf qu'on ne lui en laissa pas le temps.

— Tue-la ! hurla André.

— Eh ! Vous énervez pas !

Sans lâcher sa proie, Mig alla chercher le hachoir à viande. Mais la queue de Despereaux, huileuse, ne cessait de lui glisser des doigts, et quand elle attrapa le couperet, la servante perdit sa prise. Despereaux s'écrasa par terre. Mig baissa les yeux sur le petit tas de fourrure.

— Oh, ça l'a achevé ! Pour sûr !

— Tue-la quand même ! s'emporta André. C'est ma philosophie, avec les souris. Tue-les vivantes, tue-les mortes. Comme ça, t'es sûre d'obtenir un cadavre, et c'est le seul état où elles sont acceptables.

— Tue-les, même mortes ! Voilà une bien belle sophosie.

— Dépêche-toi, stupide oreillesenchoufleurisée !.

Despereaux leva la tête. Le soleil de l'après- midi brillait à travers les vastes fenêtres de la cuisine. Il eut le temps de songer que la lumière était un miracle avant que cette dernière ne disparaisse, cachée par l'énorme visage de Mig. La fillette l'observait avec ahurissement.

— Tu comptes donc te laisser abattre sans résister, p'tiote souris ?

Despereaux se perdit un moment dans ces yeux pleins de compassion quand, soudain, un éclair l'aveugla : le hachoir fendant l'air, abattu, encore et encore, par la servante. Ressentant une douleur fulgurante dans le derrière, le souriceau bondit sur ses pattes et décampa. O lecteur, comme il décampa ! Un vrai professionnel. Zigzaguant à gauche et à droite.

— Eh ben ! J'T'a ratée !

— Je l'aurais parié ! se lamenta André en voyant

Despereaux se glissa sous la porte du garde- manger.

— J'y ai quand même coupé la queue, se défendit Mig qui ramassa son trophée et le brandit, triomphante.

— Et tu comptes en faire quoi ? Je te signale que le reste de la bestiole a fichu le camp dans les provisions !

J'en sais rien, répondit Mig en se préparant à encaisser la bonne taloche sur l'oreille que André semblait lui réserver.

La Légende de Despereaux

35

Le chevalier à l'armure étincelante

Despereaux, lui, se posait la question inverse. Il ne se demandait pas ce qu'il allait faire de sa queue, mais plutôt comment il allait s'en passer. Assis sur un sac de farine haut perché, il pleura sur sa blessure.

La souffrance de son derrière était à hurler. Mais il versa aussi des larmes de joie. Il avait réussi à sortir des oubliettes. Il était retourné à la lumière. Il avait été épargné juste à temps pour sauver la princesse Petit Pois du destin abominable que le rat lui réservait.

Despereaux, donc, pleura de joie, de douleur et de gratitude. Il pleura d'épuisement, de désespoir et de confiance en l'avenir. Il pleura, animé par toutes les émotions que peut ressentir un minuscule souriceau qui a été condamné à mort puis en a réchappé à temps pour voler au secours de sa bien-aimée.

Notre héros, lecteur, sanglota de tout son cœur.

Puis il s'allongea sur le sac de farine et s'endormit. A l'extérieur du château, le soleil se coucha, les étoiles apparurent une à une, puis laissèrent de nouveau place au soleil, sans que Despereaux se réveille.

Il rêva.

Il rêva des vitraux colorés et des sombres oubliettes. Dans les songes de Despereaux, la lumière, brillante et glorieuse, se transformait en un chevalier brandissant une épée. Il combattait les ténèbres.

Celles-ci prenaient des tas de formes différentes. Elles étaient d'abord la mère de Despereaux, marmonnant en français. Puis elles devenaient son père battant le tambour, puis Furlough, coiffé d'un capuchon noir et secouant la tête. Enfin, un énorme rat au diabolique sourire aiguisé.

— L'obscurité ! cria Despereaux en tournant la tête à gauche.

— La lumière, murmura-t-il en tournant la tête à droite.

Il héla le chevalier. Il hurla :

— Qui êtes-vous ? Me sauvez-vous ?

Mais l'apparition ne lui répondit pas.

— Dites-moi qui vous êtes ! supplia le souriceau. »

Le chevalier cessa d'agiter son épée et le regarda :

— Tu me connais, lança-t-il.

— Non.

— Si.

Lentement, il retira son casque, révélant... un grand vide. Il n'y avait rien sous l'armure !

— Oh non... gémit Despereaux. Non ! Il n'y a pas de chevalier en armure étincelante. Ce ne sont que des mensonges, comme « tout est bien qui finit bien ».

Alors, lecteur, le minuscule souriceau se mit à pleurer dans son sommeil.

La Légende de Despereaux

36

Ce que Mig transportait

Tandis que la souris dormait, Roscuro mit en action son plan maléfique. Aimerais-tu savoir, lecteur, en quoi cela consistait ? Je te préviens, ce n'est pas joli joli. C'est violent. C'est cruel. Mais les histoires pas jolies jolies méritent aussi d'exister, j'imagine. Comme tu le sais (car tu as suffisamment vécu sur cette terre pour t'être rendu compte d'une ou deux choses), tout ne peut pas toujours être douceur et lumière.

Ecoute donc comment cela se passa. Pour commencer, le rat termina, une bonne fois pour toutes, ce qu'il avait commencé si longtemps auparavant : il rongea complètement la corde de Gregory, et le geôlier se perdit dans le labyrinthe des oubliettes. Puis, au profond de la nuit, quand le château fut endormi, la servante Mig monta jusqu'à la chambre à coucher de la princesse.

A la main, elle tenait une bougie, dans son tablier, elle avait fourré deux objets menaçants : dans la poche droite, bien caché au cas où elle croiserait quelqu'un, un rat coiffé d'une cuiller et drapé d'une cape rouge ; dans la gauche, le hachoir à viande, le même qu'elle avait utilisé pour couper la queue d'un certain souriceau.

Mig transportait donc une chandelle, un rat et un couperet tout en grimant, là-haut, tout là-haut.

— Eh ben ! cria-t-elle au rat. Il fait drôlement noir, hein ?

— Oui, oui, murmura Roscuro dans sa poche. Tu as raison.

— Quand je serai princesse...

— Chut ! l'interrompit l'autre. Je te suggère de garder pour toi nos glorieux plans futurs... et également de baisser la voix. Après tout, nous sommes en mission secrète. Sais-tu chuchoter, ma chère ?

— Oui ! brailla Mig.

— Alors, s'il te plaît, prouve-le-moi.

— Ah ! marmotta la fillette. Compris.

— Merci. Dois-je revoir avec toi notre plan d'action ?

— J'ai tout dans la tête, assura la servante en se tapotant la tempe du doigt.

— Bien. Mais mieux vaudrait réviser quand même, très

chère. Rien qu'une fois. Juste pour en être sûr.

— Ben, on entre dans la chambre de la princesse, où qu'elle ronflera à poings fermés. Je la réveille, j'y montre le couteau et j'y dis : « Si vous voulez être épargnée, princesse, obéissez- moi. »

— Tu ne lui feras aucun mal.

— Non. Parce que je veux qu'elle vive pour devenir ma dame de compagnie quand je serai princesse.

— Parfaitement. Ce sera une vengeance d'une divine cruauté.

— Eh ben ! Une vengeance d'une divine cruauté.

Mig n'avait, évidemment, aucune idée de ce que ces mots signifiaient, mais elle aimait beaucoup la façon dont ils sonnaient, et elle se les répéta jusqu'à ce que Roscuro la coupe :

— Et ensuite ?

— Ensuite, je lui ordonne de sortir de son lit de princesse et de m'accompagner pour un p'tiot voyage.

— Ha ! ricana Roscuro. Un voyage ! Bravo ! Ha !... Pour un petit voyage, ça va être un sacré petit voyage.

— Et après, reprit Mig qui en arrivait à son étape favorite du plan, on l'emmène dans les entrailles obscures, on lui donne quelques bonnes leçons de servante, elle me donne quelques p'tiotes leçons de princesse et, quand on a fini d'étudier, on échange nos places. Je deviens princesse et elle devient servante !

Lecteur, tel était en effet le plan que Roscuro avait exposé à Mig quand il l'avait rencontrée. C'était, bien sûr, un plan ridicule.

Personne ne prendrait jamais Mig pour la princesse ou la princesse pour Mig. Pas un instant. Mais Mig, comme je te l'ai laissé entendre, n'était pas une flèche. Et, lecteur, elle souhaitait désespérément devenir princesse. Elle le voulait à un point inimaginable. C'est à cause de ce souhait immense qu'elle crut de tout son cœur au plan de Roscuro.

Les vraies intentions du rat étaient, en réalité, beaucoup plus simples et affreuses. Il comptait entraîner la princesse vers la partie la plus profonde et la plus noire des oubliettes. Il comptait ordonner à Mig d'enchaîner les mains et les pieds de la princesse. Et il comptait garder la princesse étincelante, resplendissante et riante dans les ténèbres.

A tout jamais.

La Légende de Despereaux

37

Une cuillerée de soupe »

La princesse dormait et rêvait que la reine sa mère lui tendait une cuillerée de soupe en disant :

— Goûte, Petit Pois ma chérie, goûte ça et dis-moi ce que tu en penses.

La princesse se penchait en avant, avalait un peu de potage et répondait :

— Oh, maman, c'est un délice. C'est la meilleure soupe que j'aie jamais mangée.

— Oui, acquiesçait la reine. Exquise, n'est-ce pas ?

— Puis-je en avoir encore ?

— C'est une cuillerée pour que tu n'oublies pas. Une cuillerée pour que tu te souviennes.

— Mais j'en veux encore.

A peine la princesse prononçait-elle ces mots que la reine disparaissait, emportant avec elle cuiller et bol.

— Que de choses perdues ! se lamentait Pipi. Que de choses perdues !

Puis elle entendait son nom. Elle se retournait, ravie, croyant que sa mère était revenue. Sauf que ce n'était pas elle. C'était quelqu'un d'autre, c'était une voix qui venait de très loin et lui serinait de se réveiller.

Pipi ouvrit les yeux et vit Mig debout près de son lit, un hachoir dans une main, une chandelle dans l'autre.

— Mig ?

— Euh...

— Dis-le ! ordonna Roscuro.

Fermant les paupières, la servante hurla à pleins poumons :

— Si vous voulez être épargnée, princesse, obéissez-moi !

— Pourquoi donc ? répliqua Petit Pois, agacée.

Comme tu le sais, lecteur, la princesse n'était pas du genre à se laisser faire.

— Mais, enfin, de quoi parles-tu ? insista-t-elle.

Rouvrant les yeux, Mig brailla :

— Vous devez me suivre dans les entrailles obscures pour prendre des leçons, vous des bonnes et moi des p'tiotes, comme

ça vous serez moi et je serai vous.

— Non ! hurla Roscuro du fond de sa cachette. Tu fais tout de travers, idiote !

— Qui a parlé ? questionna Pipi.

— Votre majesté, se présenta Roscuro en s'extirpant de la poche de Mig.

Il grimpa sur l'épaule de cette dernière où il s'installa, la queue autour du cou de la fillette pour assurer son équilibre.

— Votre majesté, répéta-t-il en soulevant lentement la cuiller de sa tête et en dévoilant toutes ses dents dans un sourire vraiment abominable, il serait sage de suivre les recommandations de Mig. Comme vous le constatez, elle est en possession d'un couteau. D'un très grand couteau. Si besoin est, elle n'hésitera pas à s'en servir.

— Ces menaces sont ridicules ! protesta Petit Pois. Je suis une princesse !

— Nous savons très bien qui vous êtes, répondit le rat. Mais la lame, elle, s'en fiche complètement. Après tout, vous saignerez exactement comme n'importe qui.

Pipi regarda la servante, qui lui sourit. Le tranchoir luisait à la lueur de la bougie.

— Mig ? demanda la princesse, la voix tremblante.

— Il ne faudrait pas beaucoup la pousser pour qu'elle se serve de ce couteau, intervint Roscuro. C'est une personne dangereuse et tellement influençable.

— Pourtant, nous sommes amies, non Mig ?

— Quoi ?

— Vous n'êtes pas amies, répondit Roscuro. Et vous auriez intérêt à ne vous adresser qu'à moi, princesse. C'est moi qui commande, ici. Regardez-moi !

Pipi contempla le rat coiffé d'une cuiller, et son cœur s'affola.

— Me reconnaissez-vous, princesse ?

— Non, répondit celle-ci en baissant la tête, je ne t'ai jamais vu.

Mais, lecteur, ce n'était pas vrai. Elle avait parfaitement identifié le rat qui était tombé dans la soupe de la reine. En plus, il portait la cuiller de sa défunte mère sur la tête !

La princesse ne broncha pas, concentrée sur la colère énorme qui bouillait en elle.

— Regardez-moi mieux, princesse. A moins que vous n'osiez affronter le spectacle ? Votre royale sensibilité serait-elle bouleversée par la vision d'un rat ?

— Je ne te connais pas et je n'ai pas peur de toi.

Lentement, Pipi releva le menton et, dans un geste de défi, planta ses yeux dans ceux de Roscuro.

— Très bien, dit celui-ci sans se démonter. Vous ne me connaissez pas. Cela ne vous empêche pas de m'obéir cependant, car mon amie ici présente tient un couteau. Alors, sortez de votre lit, princesse. Nous allons faire un petit voyage. J'aimerais que vous revêtiez votre plus belle robe, celle que vous portiez à ce fameux banquet, il n'y a pas si longtemps de cela.

— Et la couronne ! précisa Mig. Mettez-la sur votre tête.

— Oui, renchérit Roscuro, n'oubliez surtout pas votre couronne, s'il vous plaît.

Sans quitter le rat des yeux, Petit Pois repoussa ses couvertures.

— Dépêchez-vous ! Notre voyage doit s'effectuer de nuit, pendant que le château dort, ignorant, tellement ignorant je le crains, de votre sort.

Petit Pois attrapa une tenue dans son placard.

— Oui ! marmotta Roscuro pour lui-même. C'est celle-ci. Comme elle brille sous la lumière ! Ravissant !

— J'ai besoin que quelqu'un l'attache, annonça Pipi en enfilant le vêtement. Aide-moi, Mig !

— Voyons princesse, ricana Roscuro, croyez-vous pouvoir me rouler aussi facilement ? Cette chère Mig ne lâchera pas son tranchoir, n'est-ce pas, Mig ? Sinon, tu risques de perdre toutes chances de devenir princesse.

— Eh, c'est vrai !

C'est ainsi que, sous la menace du hachoir de Mig, Petit Pois s'assit et laissa le rat grimper sur son dos pour fermer sa robe, bouton après bouton.

Elle se tenait très droite, n'esquissant aucun mouvement, si ce n'est de se lécher les lèvres, car elle croyait y goûter la douceur salée du potage dont sa mère l'avait nourrie dans son rêve.

— Je n'ai pas oublié, maman, murmura-t-elle. Je me souviens de toi. Je me rappelle la soupe.

La Légende de Despereaux

38

Retour aux oubliettes

L'étrange trio descendit les escaliers dorés du château. La princesse et Mig marchaient côte à côte. Roscuro s'était de nouveau caché dans la poche du tablier de la servante qui pointait la lame aiguisée du couteau dans le dos de Petit Pois. Ils s'enfoncèrent de plus en plus bas dans les étages inférieurs.

La princesse était seule face à son destin, tout le monde étant assoupi. Le roi sommeillait dans son immense lit, sa couronne sur la tête, mains croisées sur la poitrine, rêvant que sa femme la reine était un oiseau aux plumes vert et or qui chantait inlassablement son nom.

André, dans son lit trop étroit, songeait qu'il n'arrivait pas à remettre la main sur une recette de velouté. « Où l'ai-je rangée ? marmonnait-il dans son sommeil. Où cette recette est-elle passée ? C'était la soupe préférée de la reine. Il faut absolument que je la retrouve. »

Et, non loin du chef cuisinier, dans le garde-manger, au sommet d'un sac de farine, dormait la souris Despereaux, rêvant, comme tu le sais déjà, lecteur, de chevaliers en armures étincelantes, de ténèbres et de lumière.

Dans l'énorme bâtisse endormie et obscure, seule brûlait la lueur de la chandelle de Mig. La flamme faisait étinceler la robe de la princesse, qui marchait tête haute en essayant de ne point céder à sa terreur.

Dans cette histoire, lecteur, nous avons évoqué le cœur du souriceau, celui du rat et celui de la servante, mais nous n'avons pas encore parlé du cœur de la princesse. Comme la plupart des cœurs, il était complexe, comportant des zones d'ombre et des zones de lumière.

La part sombre du cœur de la princesse était une minuscule mais brûlante braise de haine envers le rat responsable de la mort de sa mère. C'était aussi le profond et immense chagrin qu'éprouvait la princesse parce que sa mère était morte et qu'elle ne pouvait plus lui parler, désormais, qu'en rêve.

Quelle en était la part lumineuse ? Lecteur, je suis heureuse de pouvoir t'annoncer que la princesse était bonne et, plus important encore peut-être, compatissante. Sais-tu ce que signifie le mot « compatissant » ? Laisse-moi te l'expliquer. Cela veut dire que, lorsqu'on est conduit de force aux oubliettes avec un grand couteau

pointé dans le dos, on continue néanmoins à penser à celui qui tient le couteau. On est capable de penser : « Oh, pauvre Mig qui désire tant devenir princesse et qui croit que c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. Pauvre, pauvre Mig ! Elle doit être vraiment désespérée pour en arriver là ! »

C'est cela, la compassion, lecteur.

Tu as maintenant une petite idée de ce que contenait le cœur de la princesse (haine, chagrin, bonté et compassion), ce cœur qu'elle emportait avec elle le long des escaliers dorés du château, à travers la cuisine et, finalement, juste à l'heure où, dehors, le ciel commençait à s'éclaircir, dans les ténèbres des oubliettes, en compagnie du rat et de la servante.

La Légende de Despereaux

39

Disparitions

Le soleil finit par se lever et éclaira les crimes de Roscuro et Mig.

Despereaux finit par s'éveiller, mais trop tard, hélas !

— Je ne l'ai pas vue ! criait Louise. Et je vais te dire une bonne chose, je m'en lave les mains, moi, de cette Mig ! Bon débarras ! Elle a disparu et c'est tant mieux ! De toute façon, elle n'était bonne à rien.

Despereaux s'assit et regarda derrière lui. Oh, sa queue ! Partie ! Sacrifiée au couteau ! Là où elle aurait dû être, plus rien, sauf un moignon sanglant.

— Et ce n'est pas tout ! criait André de son côté. Gregory est mort ! Quelle honte ! Un inconnu a coupé sa corde, et le pauvre homme s'est perdu dans le noir. Il en est mort de frayeur. C'est affreux !

— Oh non ! chuchota Despereaux. Pas lui !

Il descendit de son perchoir. Une fois à terre, il passa la tête sous la porte du garde-manger. Il vit André, debout au milieu de la cuisine, qui tordait ses grosses mains. A côté de lui, la gouvernante jouait nerveusement avec un trousseau de clés.

— C'est affreux, gémissait-elle. Tous les soldats du roi sont descendus dans les oubliettes pour chercher la princesse et qu'ont-ils trouvé ? Le vieil homme. Mort ! Alors, quand tu m'annonces que Mig manque aussi à l'appel, je te réponds qu'on s'en moque.

Despereaux étouffa un cri de détresse. Il avait dormi trop longtemps ! Le rat était déjà passé à l'action. La princesse avait disparu.

— Dans quel monde vivons-nous, Louise ? se lamenta le chef cuisinier. Un monde où les princesses sont enlevées sous notre nez, où les reines tombent raides mortes et où nous n'avons même pas le droit de nous consoler avec une soupe ?

— Chut ! lui lança Louise. Il est interdit de prononcer ce mot.

— Soupe ! hurla André. Je le dirai autant que je veux ! Personne ne m'en empêchera. Soupe ! SOUPE !

— Allons, du calme, essaya Louise en tendant une main prévenante qu'André chassa d'une tape. Tout va s'arranger.

— Non, rétorqua André en s'épongeant le front avec

son tablier. Rien ne s'arrangera jamais. On nous a pris notre petite chérie. Sans la princesse, la vie ne vaut pas d'être vécue !

Despereaux fut stupéfait d'entendre un homme aussi féroce et si plein de préjugés contre les souris formuler à haute voix, mot pour mot, ce que son petit cœur ressentait.

— Qu'allons-nous devenir ? gémit André.

— Là ! Là ! susurra Louise en le prenant par les épaules, sans que son ami proteste, cette fois.

Malheureusement pour lui, Despereaux n'avait personne qui puisse le réconforter. De toute façon, il n'avait pas le temps de pleurnicher. Il devait agir. Plus précisément, il devait parler au roi.

Car, lecteur, ayant surpris le plan de Roscuro, Despereaux savait que la princesse était cachée dans les oubliettes. Et comme il était plus malin que Mig, il devinait la monstrueuse vérité que dissimulaient les paroles du rat. Il pressentait que la servante ne deviendrait jamais princesse. Il pressentait que Roscuro ne libérerait jamais Petit Pois.

Alors, le minuscule souriceau qui était tombé dans l'huile, qui était couvert de farine et privé de queue se glissa hors du garde-manger et fila entre les jambes du chef cuisinier et de la gouvernante. Il partit trouver le roi.

La Légende de Despereaux

40

Pardon

Il le chercha d'abord dans la salle du trône, mais il n'y était pas. Despereaux filait vers la chambre de la princesse quand, soudain, il tomba sur le Conseil des Souris, ses treize membres et le Grand Maître des Souris au complet, assis autour de leur bout de bois et débattant de sujets extrêmement importants. Despereaux s'arrêta net.

— Honorables compagnons, dit le Grand Maître des Souris avant de lever les yeux et de découvrir le souriceau. Despereaux ! ajouta-t-il d'une voix mourante.

Les membres du Conseil se penchèrent en avant pour comprendre ce qu'il venait de marmonner.

— Pardon ? fit quelqu'un.

— Excusez-moi ? demanda un autre.

— J'ai dû mal entendre, ajouta un troisième. J'ai cru que vous disiez « Despereaux ».

Reprenant ses esprits, le Grand Maître des Souris lança : ' »

— Honorables compagnons, un fantôme ! Un FANTÔME !

Et il tendit la patte en direction du souriceau. Les autres se retournèrent.

C'était bien Despereaux, couvert de farine, qui les fixait des yeux, le légendaire fil rouge toujours autour du cou, pareil à une trace sanguinolente.

— Despereaux ! s'exclama Lester. Tu es revenu, mon fils !

Despereaux le dévisagea. Il vit une souris âgée au poil tout gris. Comment était-ce possible ? Il n'était parti que depuis quelques jours, mais son père semblait avoir vieilli de plusieurs années pendant son absence.

— Fils ! chuchota Lester, les moustaches tremblantes. Fantôme de mon fils ! Je rêve de toi toutes les nuits. Je rêve que je bats le tambour qui t'a envoyé à la mort. J'ai eu tort. J'ai mal agi.

— Pas du tout ! cria le Grand Maître des Souris. Non !

— Je l'ai détruit, continua Lester, j'ai détruit le tambour. Me pardonneras-tu jamais ?

Croisant les pattes devant lui, il contempla Despereaux.

— Non ! hurla une nouvelle fois le Grand Maître. Ne

t'excuse pas, Lester ! Tu as fait ce qu'il fallait faire. Tu as agi dans l'intérêt de toutes les souris.

— Fils, reprit Lester en l'ignorant, je t'en supplie, pardonne-moi.

Despereaux continuait à fixer son père - poil grisonnant, moustaches frémissantes, pattes avant serrées sur son cœur - et il crut soudain que son propre cœur allait se briser. Lester avait l'air si petit et si triste.

— Pardonne-moi, répéta-t-il.

Le pardon, lecteur, ressemble beaucoup à l'espoir et à l'amour. Il est puissant et formidable.

Et ridicule.

Car n'est-il pas ridicule de croire qu'un fils pardonne au père qui l'a envoyé à la mort ? N'est-il pas ridicule de croire qu'un fils pardonne pareille perfidie ?

Et pourtant :

— Je te pardonne, p'pa.

Tels furent les mots que Despereaux adressa à son père.

Il les prononça parce qu'il avait le sentiment que c'était la seule façon de sauver son propre cœur, de l'empêcher de <se briser. Despereaux, lecteur, prononça ces paroles pour se sauver lui-même.

Puis il s'en prit au Conseil tout entier.

— Vous avez eu tort, lança-t-il. Tous ! Vous m'avez demandé de m'excuser, à mon tour je vous demande de vous excuser. Repentez-vous !

— Jamais ! brailla le Grand Maître des Souris.

C'est alors que Despereaux se rendit compte qu'il avait changé depuis la dernière fois qu'il avait été confronté aux membres du Conseil. Il avait connu les oubliettes et en était ressorti. Il savait des choses qu'eux ignoreraient toute leur vie. L'opinion qu'ils avaient de lui, comprit-il, n'avait aucune importance. Absolument aucune.

Alors, sans ajouter un mot, il quitta la pièce.

Une fois qu'il fut parti, le Grand Maître des Souris abattit une patte frémissante sur la table.

— Honorables compagnons ! tonna-t-il. Un fantôme nous a rendu visite pour exiger notre repentance. Votons. Que ceux qui estiment que cette visite n'a jamais eu lieu lèvent la patte.

Les autres obéirent comme une seule souris.

Seul l'un d'eux ne broncha pas. Le père de Despereaux. Lester Tilling détournait la tête en tentant de cacher ses larmes.

Il pleurait, lecteur, car son fils lui avait pardonné.

La Légende de Despereaux

41

Les larmes d'un roi

Despereaux trouva le roi dans la chambre de Pipi. Assis sur le lit, il serrait dans ses mains la tapisserie de sa fille et sanglotait. Bien que « sangloter » soit un mot vraiment trop faible pour décrire ce que faisait le roi. Ses yeux lâchaient des cascades d'eau, et une petite flaque s'était formée à ses pieds. Je n'exagère pas. Le roi était, semble-t-il, bien décidé à se liquéfier en une rivière de larmes.

Lecteur, as-tu déjà vu un roi pleurer ? Lorsque les puissants sont soudain faibles, lorsqu'ils révèlent leur humanité et montrent qu'ils ont un cœur, leur chute n'en est que plus effrayante. En effet, Despereaux fut effrayé. Terrifié. Pourtant, il osa parler.

— Majesté ?

Le roi ne l'entendit pas. Il laissa tomber la tapisserie, prit sa couronne dorée sur ses genoux et s'en frappa le torse à grands coups. Comme je l'ai mentionné, le roi avait des défauts. Il était myope, il décidait de lois ridicules, déraisonnables et inapplicables. Et, comme Mig, il n'était pas exactement une flèche.

Mais il avait une qualité extraordinaire, merveilleuse et admirable. Il savait aimer de tout son cœur. C'est ainsi qu'il avait aimé la reine, et c'est ainsi - sinon plus - qu'il aimait sa fille. Il aimait la princesse Petit Pois de toutes les particules de son être. Or, on la lui avait prise.

Mais ce que Despereaux était venu dire au roi devait être dit. Aussi, il fit une deuxième tentative.

— Excusez-moi ?

Despereaux ignorait complètement comment un souriceau était censé s'adresser à un roi. « Monsieur » lui paraissait un peu faible. Il réfléchit un moment, puis se racla la gorge et lança, le plus fort possible :

— Excusez-moi, Très Eminente Personne.

Le roi regarda autour de lui.

— Par ici, Très Eminente Personne, en bas !

Le roi baissa la tête et loucha vers le sol.

— Un cafard s'adresserait-il à moi ?

— Non, je suis une souris. Nous nous sommes déjà rencontrés.

— Une souris ! Une souris, c'est presque un rat, ça ! »

— Monsieur, Très Eminente Personne, écoutez-moi, je

vous prie. Ceci est important. Je sais où se trouve votre fille.

— Ah bon ? répondit le roi en reniflant et en se mouchant dans son manteau de roi. Où ça ?

Il se pencha vers le souriceau et, une larme, deux larmes, trois énormes larmes tombèrent sur la tête de Despereaux - plop ! plop ! plop ! - et lui roulèrent sur le dos, nettoyant au passage la farine blanche dont il était enduit et révélant son poil brun.

— Monsieur, Très Eminente Personne, reprit Despereaux en s'essuyant, elle est dans les oubliettes.

— menteur ! protesta le roi en se redressant. J'aurais dû m'en douter ! Tous les rongeurs sont des menteurs et des voleurs. Elle n'y est pas, mes hommes ont fouillé partout.

— Sauf que seuls les rats connaissent parfaitement les oubliettes. Elles renferment des milliers de cachettes que vos soldats ne dénicheront jamais si les rats ne le souhaitent pas.

— Aaahhh ! dit le roi en se bouchant les oreilles. Je t'interdis de me parler des rats ! Je les ai bannis ! Ils sont hors la loi ! Il n'y a pas de rats dans mon Royaume. Ils n'existent plus.

— Monsieur, Très Eminente Personne, c'est faux. Des centaines de rats vivent dans les oubliettes de ce château. L'un d'eux a enlevé votre fille, et si vous envoyez...

— Je ne t'entends pas ! se mit à claironner le roi. Je ne t'entends pas ! hurla-t-il. Et de toute façon, tu racontes des mensonges parce que tu es un rongeur et, par conséquent, un menteur !

Il recommença sa chansonnette, s'interrompit et ajouta :

— J'ai convoqué des diseurs de bonne aventure. Et un magicien. Ils arrivent de très loin. Ils m'apprendront où se trouve ma délicieuse enfant. Ils me diront la vérité. Une souris ne sait que mentir.

— Mais je dis la vérité ! protesta Despereaux. Je le jure.

Peine perdue ! Le roi ne l'écoutait plus. Mains plaquées sur les oreilles, il chantait de plus en plus fort, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues avant de s'écraser par terre.

Consterné, Despereaux s'assit et le contempla. Que faire ? Portant une patte à son cou, il tira nerveusement sur le fil rouge. Soudain, son rêve lui revint... Les ténèbres et la lumière, le chevalier brandissant son épée, et le moment épouvantable où le souriceau s'était rendu compte que l'armure était vide. C'est alors, lecteur, qu'une idée formidable et stupéfiante envahit notre héros. L'armure avait-elle été vide exprès ? L'avait-elle été parce qu'elle attendait que quelqu'un s'y glisse ?

Que lui, Despereaux, s'y glisse ?

— « Tu me connais », lui avait lancé le chevalier dans son rêve.

— Oui, s'écria Despereaux, ravi. Je te connais !

— Je ne t'entends pas ! bredouilla le roi.

— Je m'en occuperai donc en personne, déclara le souriceau. Moi, je serai le chevalier à l'armure étincelante. Il n'y a pas d'autre solution. Ce sera moi, rien que moi.

Sur ce, il abandonna le roi sanglotant et partit en quête du Maître du Fil.

La Légende de Despereaux

42

Le reste du fil

Assis sur sa bobine, la queue fouettant l'air, le Maître du Fil dégustait un bout de céleri.

— Tiens, tiens ! s'exclama-t-il en reconnaissant Despereaux. Voyez-vous qui voilà. Le souriceau qui aimait une princesse humaine et qui nous revient des oubliettes en un seul morceau. S'il était là, le vieux Maître du Fil me reprocherait d'avoir saboté le boulot. Il m'accuserait de ne pas avoir correctement noué le fil. Ce qui n'est pas vrai. Comment j'en suis sûr ? Parce que le fil est toujours autour de ton cou.

Hochant la tête avec satisfaction, il croqua dans sa branche de céleri.

— J'ai besoin du reste, annonça Despereaux.

— Du reste de quoi ? De ton cou ?

— Du reste du fil.

— C'est que je ne peux pas le donner comme ça à n'importe qui. Il a la réputation d'être particulier. Sacré. Même si, moi, je sais ce qu'il vaut vraiment.

— Et qu'est-ce qu'il vaut ?

— Du fil, ni plus ni moins, répondit le Maître du Fil en haussant les épaules. Mais je fais semblant, mon ami, je fais semblant. Pourquoi en as-tu besoin ?

— Pour sauver la princesse.

— Ah, la princesse ! La belle princesse. C'est avec elle que toute cette histoire a commencé, hein ?

— C'est mon devoir. Je suis le seul qui puisse la sauver.

— Evidemment ! C'est à croire qu'on ne peut jamais compter sur personne d'autre que soi-même pour régler les choses désagréables. Et, concrètement, à quoi te servira la bobine de fil ?

— Un rat cache Petit Pois dans les oubliettes. Il faut que j'y retourne. Mais elles sont pleines d'allées entrelacées, d'impasses et de chemins trompeurs.

— Un vrai labyrinthe.

— Oui. Le seul moyen de retrouver et de ramener la princesse sans me perdre, c'est le fil. Comme la corde que Gregory le geôlier avait nouée à sa cheville.

Despereaux frissonna en repensant au bonhomme mourant dans le

noir parce qu'un rat avait rongé sa corde. ,

— Je... reprit-il, je... Le fil me serait bien utile.

— Je vois, acquiesça l'autre en grignotant son céleri.

Au fond, mon ami, tu te lances dans une quête.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune importance. Disons juste que tu te sens obligé de relever ce défi important, impossible.

— Impossible ?

— Impossible ! Important.

Le Maître du Fil mâchouilla son céleri en regardant au-delà de Despereaux, puis sauta soudain de son perchoir.

— Après tout, qui suis-je pour m'opposer à une quête ?

Tiens, prends-la.

— Vraiment ?

— Oui.

Despereaux tendit la patte pour effleurer la bobine. Il la poussa légèrement en avant, comme pour la tester.

— Merci, dit-il en regardant le Maître du Fil droit dans les yeux. Je ne connais même pas votre nom.

— Ho vis.

— Merci, Ho vis.

— Il y a autre chose. Un objet qui va avec le fil.

Hovis disparut dans un coin de son nid et revint avec une aiguille.

— Tiens ! Pour te défendre.

— Une épée ! Comme celle qu'aurait un chevalier.

— Oui, confirma Hovis en rongeant une longueur de fil pour nouer l'aiguille à la taille de Despereaux. Exactement comme une épée.

— Merci.

De l'épaule, Despereaux poussa la bobine devant lui.

— Attends ! cria Hovis.

Se dressant sur ses pattes arrière, il se pencha vers le souriceau. Ce dernier sentit l'odeur âpre et rafraîchissante du céleri. Le Maître du Fil trancha d'un bon coup de dents le fil qui enserrait le cou de Despereaux.

— Là ! Maintenant, tu es libre. N'oublie pas que tu n'es plus condamné aux oubliettes. Tu t'y rends parce que tu le veux.

— Parce que je poursuis une quête.

Le mot roulait en bouche, agréable, juste à la bonne place, en quelque sorte.

« Quête. »

Dis-le, lecteur ! Prononce le mot « quête ». Extraordinaire, non ? Si petit et pourtant si prodigieux et plein d'espoir.

Au revoir ! lança Hovis tandis que Despereaux s'éloignait en

poussant la bobine. Tu es le premier que je vois sortir des oubliettes et y retourner aussitôt. Au revoir, ami. Au revoir, meilleur d'entre nous !

La Légende de Despereaux

43

Ce que André touillait

Cette nuit-là, donc, Despereaux roula la bobine hors du repaire du Maître du Fil, la roula le long d'innombrables couloirs, la roula le long d'un escalier de trois étages.

Mais, honnêtement, lecteur, quelles chances a ce souriceau de réussir sa quête ? Aucune. Zéro. Nada. Que couic.

Tu dois cependant tenir compte de son amour pour la princesse. L'amour, comme nous

en avons déjà discuté, est un sentiment puissant, formidable et ridicule, capable de déplacer des montagnes. Et des bobines de fil.

Il avait beau avoir le cœur plein d'amour et de bonnes raisons, Despereaux était quand même bien fatigué quand il atteignit, à minuit, la porte de la cuisine. Ses pattes tremblaient, ses muscles tressautaient et le moignon de sa queue était fort douloureux. Il lui restait pourtant un long, un très long chemin à parcourir : traverser la cuisine puis descendre v les nombreuses marches jusqu'aux oubliettes et là, d'une façon ou d'une autre, arpenter les ténèbres grouillant de rats sans savoir où il allait... Ah, lecteur ! Quand il s'arrêta pour réfléchir à ce qu'il lui faudrait accomplir, Despereaux fut pétrifié par une bouffée de désespoir glaciale.

Il posa sa tête contre la bobine, sentit une vague odeur de céleri et pensa à Hovis, qui semblait croire en lui et en sa quête. Apaisé, il releva la tête, carra les épaules et entra dans la cuisine, la bobine devant lui. Trop tard, il s'aperçut qu'une lumière y brûlait. Il se figea sur place.

Courbé au-dessus du fourneau, André touillait quelque chose.

Etait-ce une sauce ? Non.

Etait-ce un ragoût ? Non.

Ce que André touillait était... une soupe. Une soupe, lecteur ! Dans le propre château du roi, malgré le décret du roi, juste sous le nez du roi, André préparait un potage !

Il se pencha sur la vapeur s'échappant de la marmite et inspira longuement. Un sourire béat ! envahit son visage, les volutes de fumée l'enveloppèrent tout entier, provoquant, à la lumière j de la bougie, comme un halo autour de sa tête. !

Despereaux savait bien qu'André méprisait les souris. Il se rappelait clairement les instructions qu'il avait données à Mig : « Tue-les, !

même mortes. Comme ça, t'es sûre d'obtenir un : cadavre, et c'est le seul état où elles sont acceptables. »

Il lui fallait pourtant traverser le domaine du chef cuisinier pour atteindre la porte des oubliettes. Et il n'avait pas de temps à perdre. L'aube n'allait pas tarder, le château s'éveillerait - impossible alors de passer inaperçu. Il devait se faufiler à la barbe de cet homme qui haïssait tant les souris.

Alors, rassemblant tout son courage,

Despereaux s'arc-bouta contre sa bobine et reprit sa course.

André se retourna aussitôt, sa louche à la main, l'air effrayé.

— Qui va là ? aboya-t-il.

La Légende de Despereaux

44

À qui sont ces oreilles ?

— Qui va là ? répéta André. Sagement, Despereaux ne répondit pas.

— Bon, ce n'est rien ! lança le cuisinier. Juste mes nerfs qui me jouent des tours.

Despereaux s'affala contre sa bobine de fil, le cœur battant et les pattes tremblantes.

Soudain, un tout petit miracle se produisit. Une brise nocturne pénétra dans la cuisine, dansa au-dessus du fourneau, s'imprégna de la bonne odeur de soupe, tournoya sur le sol et apporta le parfum juste sous le nez du souriceau.

Despereaux leva la tête et renifla. Il renifla, renifla encore.

Jamais il n'avait senti arôme aussi délicieux, aussi tentant. Chaque bouffée lui donna l'impression d'être plus fort, d'être plus brave.

S'intéressant de nouveau à sa marmite, André y plongea la louche, la ressortit, souffla dessus, la porta à ses lèvres et avala goulûment.

— Miam ! fit-il. Pourtant...

Il goûta une deuxième gorgée.

— Il manque quelque chose. Du sel, peut-être.

Posant sa louche, il attrapa une gigantesque salière et l'agita au-dessus de la casserole.

Quant à Despereaux, enhardi par l'odeur du potage, il reprit sa route.

« Vite ! s'exhortait-il. Vite ! Ne réfléchis pas ! Agis ! »

Tout à coup, André virevolta, salière à la main, et cria de nouveau :

— Qui va là ?

Despereaux s'arrêta net et s'accroupit. André souleva la bougie posée sur le fourneau.

— Voyons voir, marmonna-t-il.

La chandelle se rapprocha, se rapprocha...

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le rayon de lumière tombait droit sur les grandes oreilles du souriceau qui pointaient derrière la bobine.

— Mais à qui sont ces oreilles ?

La bougie illumina alors le museau de Despereaux.

— Une souris ! Une souris dans ma cuisine !

Despereaux ferma les paupières, résigné.

Il attendit, lecteur, il attendit. Puis il entendit un rire. Rouvrant les yeux, il regarda.

— Ho ! s'esclaffait André. Ho ! ho ! ho ! C'est bien la première fois que je suis content de voir une souris. Pourquoi ? Ho ! ho ! ho ! Parce qu'une souris n'est pas un soldat du roi descendu me punir d'avoir préparé une soupe. Voilà pourquoi. Ho ! ho ! ho !

Le visage du chef cuisinier était empourpré et sa toque tressaillait.

— Ho ! ho ! ho ! En plus, ce n'est pas n'importe quelle souris. Elle a une aiguille nouée à la taille, elle n'a plus de queue. N'est-ce pas charmant ? Ho ! ho ! ho !

Il secoua la tête et s'essuya les yeux.

— Ecoute, souris, cette journée a été extraordinaire. Pour cela, il est temps que nous fassions la paix. Je ne te demanderai pas ce que tu fabriques dans ma cuisine. Toi, en échange, tu ne parleras de mon potage à personne.

Cela dit, il se retourna vers son fourneau, posa sa chandelle, ramassa sa louche, la remit dans la marmite, la ressortit, goûta une nouvelle fois en claquant des lèvres.

— Non, marmonna-t-il. Ce n'est pas ça. Il manque encore quelque chose.

Despereaux ne broncha pas. Il en était incapable, paralysé par la peur. Il resta assis sur le sol. Une petite larme roula sur sa joue gauche. Il s'était attendu à ce que André le tue.

Au lieu de ça, lecteur, le cuisinier s'était moqué de lui.

Et il était surpris de constater à quel point ça faisait mal.

La Légende de Despereaux

45

Un peu de soupe

André remua la soupe, posa la louche, souleva la bougie et regarda Despereaux.

— Qu'est-ce que tu attends ? lui lança-t-il. File ! Ta n'auras pas de deuxième chance.

L'odeur du plat parvint au souriceau qui leva le nez. Ses moustaches frémirent.

— C'est bien de la soupe que tu sens, confirma André. La princesse a disparu, mais j'imagine que tu n'es pas au courant et que tu t'en moques. Les temps sont durs. Et quand les temps sont durs, la seule réponse, c'est une

bonne soupe. Celle-ci n'a-t-elle pas une odeur réconfortante ?

— Si, approuva Despereaux.

Lui tournant le dos, André reposa sa chandelle, reprit sa louche et se remit à touiller.

— Pourtant, poursuivit-il en secouant la tête, un potage ne sert à rien si personne ne le mange. Ce velouté a besoin de caresser le palais d'une autre bouche que la mienne, de réchauffer un autre cœur que le mien.

Cessant brusquement, de touiller son plat, il fit face à Despereaux.

— Souris, lui lança-t-il, voudrais-tu un peu de soupe ?

Sans attendre la réponse, il attrapa une soucoupe, la remplit et la déposa par terre.

— Approche ! Je ne te toucherai pas. Promis !

Despereaux renifla. Ça sentait délicieusement

bon. Une merveille ! Prudemment, il rampa vers l'assiette.

— Vas-y, l'encouragea le chef cuisinier. Goûte !

Despereaux grimpa carrément dans le potage. Baissant la tête, il avala une gorgée. C'était divin. Ail, poulet, cresson - le même velouté que celui préparé pour la reine le soir où elle était morte.

— Alors ? demanda André anxieusement en se tordant les mains.

— Merveilleux.

— Trop d'ail ?

— Non, c'est parfait.

Un immense sourire se répandit sur le visage d'André.

— Vois-tu, dit-il, la soupe rend meilleur tout le monde,

souris comme humain.

Despereaux but une deuxième gorgée, sous l'œil ravi du cuisinier.

— Il n'y manque rien, alors ? demanda-t-il. Elle est bien comme ça ?

Despereaux hocha la tête. Il engloutit son velouté à longues gorgées bruyantes. Quand il ressortit de la soucoupe, ses pattes étaient trempées, ses moustaches gouttaient, et il avait le ventre plein.

— Tu en reprendras bien un peu, hein ? lança André.

— Impossible. Je n'ai pas le temps. Je suis en route pour sauver la princesse des oubliettes.

— Ho ! ho ! ho ! Toi, une souris, tu comptes sauver la princesse ?

— Oui. Telle est ma quête.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui t'empêcherai de la mener à bien.

Et c'est ainsi qu'André ouvrit la porte des oubliettes pour que Despereaux y pousse sa bobine de fil.

— Bonne chance ! lui dit-il. Ho ! ho ! ho ! Ramène-nous la princesse.

Refermant la porte derrière lui, il s'y adossa et secoua la tête.

Si ce n'est pas 4a preuve que nous traversons un drôle de moment... marmonna-t-il. Moi, André, offrant de la soupe à une souris et lui souhaitant bonne chance dans sa quête pour sauver la princesse. Bon sang ! Quelle drôle d'époque !

La Légende de Despereaux

46

À coup sûr, du sang de souris

Debout au sommet de l'escalier, Despereaux scruta l'obscurité qui s'épandait à ses pieds.

— Oh ! murmura-t-il. Oh, mon Dieu !

Il avait oublié que les ténébreuses oubliettes étaient à ce point ténébreuses. Il avait également oublié leur puanteur, odeur de rat mêlée à celle de la souffrance.

Mais son cœur était plein d'amour pour la princesse et son ventre calé par la soupe d'André, et il se sentait courageux et fort. Alors, sans plus attendre, rempli d'espoir,

il commença à descendre les marches étroites avec sa bobine.

Despereaux Tilling s'enfonça, s'enfonça, s'enfonça dans le noir. Il progressait lentement, lentement, lentement... C'était un voyage sombre, sombre, sombre...

— Je vais me raconter une histoire, décida-t-il. Je vais me donner de la lumière. Voyons. Ça commencerait comme ça : il était une fois. Il était une fois un souriceau très, très petit. Exceptionnellement petit. Il y avait aussi une belle princesse qui s'appelait Petit Pois. Le destin voulut que ce souriceau fût choisi pour servir la princesse, l'aimer d'amour noble et la sauver d'abominables et ténébreuses oubliettes.

Cette histoire remonta le moral de Despereaux. Ses yeux s'habituaient au noir, et il pressa le pas, plus sûr de lui maintenant, se chuchotant à lui-même le conte d'un rat sournois et d'une servante grassouillette, d'une belle princesse et d'un souriceau hardi, d'un bol de soupe et d'une bobine de fil. C'était un récit finalement très semblable à celui que tu es en train de lire, lecteur, et il donna des forces à Despereaux, qui poussait maintenant sa bobine avec beaucoup d'entrain. Soudain, le fil, peut-être désireux d'aider Despereaux à sauver la princesse, échappa à notre héros et dégringola les escaliers.

— Oh, non ! s'écria le souriceau. Non de non de non !

Il se mit à trotter pour tenter de rattraper la bobine.

Mais celle-ci avait pris de l'avance. Elle était aussi plus rapide que lui. Elle vola le long des marches, semant Despereaux. Arrivée au pied des escaliers, elle roula, roula jusqu'à enfin s'arrêter, paresseusement, contre la patte griffue d'un rat.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda le rat à une

oreille.

— Je vais te le dire, moi, ce que nous avons là, se répondit à lui-même Botticelli. Nous avons du fil rouge. Magnifique ! Du fil rouge, ça ne peut signifier qu'une chose, pour un rat.

Levant le nez, il huma l'air de tous côtés.

— Je sens... Est-ce possible ? Oui, aucun doute ! De la soupe. Comme c'est bizarre.

Il renifla une nouvelle fois.

— Je sens aussi des larmes. Des larmes humaines. Miam ! Et autre chose encore.

Levant son nez le plus haut possible il prit une grande respiration.

— De la farine et de l'huile. Ça alors ! Quelle abondance d'odeurs ! Mais qu'est-ce qui se faufile derrière tout ça ? Du sang de souris ! A coup sûr, du sang de souris ! Ha ! ha ! ha ! C'est ça !

Baissant les yeux sur la bobine, Botticelli ricana et la poussa du bout de la patte.

Du fil rouge. Ha ! Et moi qui croyais ne plus rien devoir espérer ici-bas ! Une souris qui tombe à pic !

La Légende de Despereaux

47

Pas le choix

Tout tremblant, Despereaux s'était arrêté au beau milieu de l'escalier. La bobine lui avait définitivement échappé. Il ne l'entendait plus rouler. Il ne la voyait plus. Trop tard, il regretta de ne pas s'être attaché à elle. Il était dans une situation critique, il en avait conscience - lui un souriceau de cinquante-cinq grammes, tout seul dans des oubliettes infestées de rats, n'ayant qu'une aiguille à coudre pour se défendre, devant trouver une princesse et la sauver.

— C'est impossible ! dit-il à l'obscurité. Je n'y arriverai pas.

Il resta figé un long moment.

— Il faut que je rebrousse chemin.

Mais il ne broncha pas.

— Je dois repartir.

Il recula d'un pas.

— Je ne peux pas ! Je n'ai pas le choix. Non, pas le choix.

Il descendit une marche. Puis une deuxième.

— « Pas le choix, pas le choix, pas le choix », chantaient les battements de son cœur tandis que Despereaux avançait pas à pas vers son destin.

Au pied de l'escalier patientait le rat Botticelli, et lorsque Despereaux sauta la dernière marche, il l'accueillit comme un vieil ami.

— Ah, te voilà enfin ! lança-t-il. Je t'attendais.

Despereaux distingua la sombre silhouette d'un rat (cette créature qu'il redoutait tant) qui émergeait du noir et venait à sa rencontre.

— Bienvenue, bienvenue, susurra Botticelli.

Despereaux porta la patte à son aiguille.

— Ah, ah ! apprécia le rat. Tu es armé. Miam ! Je me rends, ajouta-t-il en levant les pattes. Oui, tu as bien entendu, je me rends.

— Je... commença Despereaux.

— Oui ? l'interrompit Botticelli en agitant d'avant en arrière le médaillon accroché à son cou. Je t'écoute.

— Je ne veux pas vous faire du mal. Je veux juste que vous me laissiez passer. Je... Je mène une quête.

— Vraiment ? Mais c'est extraordinaire ! Un souriceau lancé dans une quête.

D'avant en arrière, d'avant en arrière allait le pendentif...

— Et en quoi consiste cette quête ?

— A sauver la princesse.

— La princesse. Oui, oui, oui ! La princesse ! On n'arrête pas d'en parler, de celle-là, ces derniers jours. Les soldats du roi sont descendus la chercher, tu sais. Ils ne l'ont pas trouvée, cela va sans dire. Et te voilà, toi, une souris ! Une souris en quête. Une quête pour sauver la princesse.

— C'est ça, confirma Despereaux en faisant un pas sur la gauche.

— Très intéressant, reprit Botticelli en se déplaçant tranquillement d'un pas sur la droite pour bloquer le passage. Tu m'as l'air bien pressé, mon ami. Pourquoi donc ?

— Parce que, je dois...

— Oui, oui, oui ! Sauver la princesse, je sais. Il faudrait d'abord que tu la trouves, tu ne crois pas ?

— Si.

— Et si je t'apprenais que je sais exactement où elle est ? Si je te proposais de te mener droit vers elle ?

— Hum, hésita Despereaux, une patte tremblante toujours posée sur son aiguille. Pourquoi feriez-vous ça ? ♦

— Bah, juste histoire de rendre service. D'accomplir mon devoir envers l'humanité. D'aider à sauver une princesse.

— Mais vous êtes un...

— Un rat, approuva Botticelli. En effet. Et je vois à tes tremblements que de terribles rumeurs sur mon espèce sont parvenues à tes oreilles démesurées.

— Oui.

— En m'autorisant à t'aider, continua le rat sans cesser d'agiter son médaillon, tu me rendras un grand service. Non seulement j'aurai sauvé la princesse, mais j'aurai aussi dissipé cette réputation de méchanceté qui semble coller aux rats. Alors, me laisseras-tu t'assister ?

Était-ce une ruse, lecteur ?

Bien sûr que oui !

Botticelli ne voulait pas rendre service. Loin de là. Tu sais maintenant ce que Botticelli voulait : voir les autres souffrir. Il souhaitait notamment que ce souriceau de rien du tout ait très mal. Comment allait-il s'y prendre ? Eh bien, en le menant droit au but. A la princesse. Il lui montrerait son désir le plus cher, puis - et pas avant - une fois qu'il serait face à son amour, il le tuerait. Le souriceau n'en aurait que meilleur goût, au bout du compte, assaisonné d'espoir et de

larmes, de farine, d'huile et d'amour perdu !

— Je me nomme Botticelli, mon ami, et tu peux avoir confiance en moi. Tu dois avoir confiance en moi. Et toi, comment tu t'appelles ?

— Despereaux. Despereaux Tilling.

— Ote la patte de ton arme et suis-moi, Despereaux Tilling.

Despereaux le regarda fixement.

— Viens, viens, oublie ton aiguille et prends ma queue. Je vais te conduire à la princesse. Promis.

D'après ton expérience, lecteur, que vaut la promesse d'un rat ?

Exactement.

Zéro. Nada. Que couic. Mais je suis forcée de te poser cette deuxième question : à quoi d'autre pouvait s'accrocher Despereaux ? Encore une fois, tu as raison.

A rien.

Alors, le souriceau tendit la patte et s'accrocha à la queue du rat.

La Légende de Despereaux

48

À la queue d'un rat

Lecteur, as-tu déjà tenu la queue d'un rat ? Au mieux, c'est une sensation déplaisante, froide et écailleuse - comme si tu avais un petit serpent dans la main. Au pire, quand ta survie dépend de ce rat alors que tu pressens qu'il te mène à ta mort, c'est une sensation hideuse, vraiment atroce.

Pourtant, Despereaux suivit Botticelli, toujours plus loin dans les entrailles obscures.

Les yeux de Despereaux s'étaient bien habitués au noir, mais il aurait mieux valu que ce ne fût pas le cas, car ce qu'il distinguait le faisait frissonner, voire carrément trembler.

Que voyait-il donc de si terrifiant ?

Que le sol des oubliettes était couvert de touffes de poil, de bouts de fil rouge et de squelettes de souris. Que, partout, de fins os blancs luisaient dans le noir. Que les tunnels dans lesquels le traînait Botticelli étaient également remplis d'os humains, de crânes ricanants et de délicates ossatures de mains qui surgissaient des ténèbres.

Despereaux ferma les paupières. Sauf que cela ne l'aida en rien. Il y voyait comme s'il les avait gardées grandes ouvertes - os, touffes de poils, fil rouge, désespoir.

— Ha ! ha ! s'esclaffait Botticelli en s'enfonçant dans le labyrinthe. Ha ! ha ! ha !

Si ce qui se trouvait devant Despereaux était abominable à regarder, ce qui le suivait était peut-être encore pire : des rats ! Une bande de joyeux rats ; affamés, assoiffés de vengeance, nez en l'air, reniflant à tout va.

— Une souris ! chantonna l'un d'eux gaiement.

— Oui, une souris ! renchérit un deuxième. Et autre chose encore.

— De la soupe ! brailla un troisième.

— De la soupe, reprirent les rats en chœur.

— Du sang ! saliva un autre.

— Du sang ! acquiescèrent ses compères.

Puis, tous d'entonner à l'unisson :

— Hé ! Souris, souriceau ! Souris, souriceau ! Hé, petite souris !

— Il est à moi ! gronda Botticelli. Ce trésor

m'appartient, mesdames et messieurs.

— Monsieur Botticelli, appela faiblement Despereaux en regardant derrière lui et en découvrant des dizaines d'yeux rouges et de gueules ricanantes. (Il referma aussitôt les yeux.) Monsieur Botticelli ! cria-t-il.

— Oui?

— Monsieur Botticelli, répéta Despereaux, qui pleurait maintenant, incapable de contenir sa terreur, s'il vous plaît, la princesse.

— Des larmes ! hurlèrent les rats. Nous sentons tes larmes, souriceau, nous les sentons !

— Je vous en supplie ! brailla Despereaux.

— Mon ami, répondit Botticelli, petit Despereaux Tilling, je t'ai fait une promesse et je la tiendrai.

Sur ce, il s'arrêta.

— Regarde devant toi, ajouta-t-il. Que vois-tu ?

Despereaux ouvrit les yeux.

— De la lumière, chuchota-t-il.

— Exactement, de la lumière.

La Légende de Despereaux

49

Que veux-tu, Mig ?

Une fois encore, lecteur, il nous faut revenir en arrière avant d'aller de l'avant. Nous devons, un instant, nous demander ce qui est arrivé au rat, à la servante et à la princesse avant que Despereaux ne les rejoigne.

Voici comment les choses s'étaient déroulées : Roscuro avait conduit Pipi et Mig au plus profond des oubliettes, dans une cellule secrète. Là, il avait ordonné à la servante d'enchaîner la princesse.

— Eh ben ! s'était exclamée Mig. Elle va avoir du mal à apprendre ses leçons, si elle est saucissonnée.

— Fais ce que je te dis ! avait répliqué Roscuro.

— P'têt ben qu'avant de l'attacher, on devrait échanger nos tenues, elle et moi, avait suggéré la fillette. Comme ça, on pourra commencer tout de suite, elle à être moi, et moi à être une princesse.

— C'est ça, avait acquiescé Roscuro. Très bonne idée, mademoiselle Mig. Princesse, ôtez votre couronne et donnez-la à votre servante.

En soupirant, Pipi avait obéi. Mig s'était empressée de coiffer la couronne, mais celle-ci avait aussitôt glissé le long de sa petite tête pour venir se poser, très douloureusement, sur ses pauvres oreilles martyrisées.

— L'est trop grande, s'était plainte Mig, elle me fait mal.

— Et comment ! avait marmonné Roscuro.

— De quoi j'ai l'air ? lui avait demandé la fillette en souriant quand même.

— Tu es ridicule ! avait grondé Roscuro, dévoilant son jeu.

— Tu veux dire que je ressemble pas à une princesse ? s'était étonnée Mig, au bord des larmes.

— Exact ! Et tu ne ressembleras jamais à une princesse, même avec une énorme couronne sur ta toute petite tête de linotte. Tu ressembles exactement à la sotte que tu es et seras toujours. Et maintenant, rends-toi utile et enchaîne la princesse. Y en marre, des déguisements ! Assez joué !

Reniflant et essuyant ses larmes, Mig s'était penchée sur un tas de chaînes et de cadenas qui traînaient par terre.

— Maintenant, princesse, avait déclaré Roscuro, l'heure est venue de vous annoncer ce qui vous attend réellement. De vous décrire votre futur. De la même façon que vous m'avez condamné aux ténèbres, je vous condamne à passer le reste de votre vie ici, dans les oubliettes.

— Elle va pas remonter là-haut pour faire la servante ? s'était exclamée Mig.

— Non.

— Alors, je va pas devenir princesse ?

— Non.

— Mais j'en ai envie !

— Personne ne s'intéresse à ce que tu veux ou non.

Comme tu sais, lecteur, Mig avait entendu cette phrase de très nombreuses fois dans sa courte existence. Mais là, exceptionnellement, les mots la frappèrent de plein fouet. Le rat avait raison. Personne ne se souciait de ses désirs.

— Je le veux ! avait-elle pleuré.

— Chut ! l'avait consolée la princesse.

— La ferme ! avait craché Roscuro.

— Je veux... avait sangloté la servante. Je veux... Je veux...

— Que veux-tu, Mig ? avait gentiment demandé la princesse.

— Quoi ?

— Que veux-tu, Mig ? avait répété Petit Pois en haussant la voix.

— Surtout, ne le lui demandez pas ! s'était interposé Roscuro. Bouclez-la ! Toutes les deux !

Trop tard ! Les mots avaient été prononcés. La question, enfin, avait été posée. Et le monde avait cessé de tourner, toutes ses créatures retenant leur souffle afin d'entendre ce que Mig voulait.

— Je veux...

— Oui ?

— Ma maman ! avait hurlé Mig au monde qui guettait sa réponse. Je veux ma maman !

— Oh ! avait murmuré la princesse en lui tendant la main (la malheureuse l'avait prise). Moi aussi, je voudrais ma mère, avait continué doucement Petit Pois en serrant les doigts de la servante.

— Ça suffit ! avait braillé Roscuro. Enchaîne- la ! Enchaîne-la maintenant !

— Eh ! s'était révoltée Mig en agitant son arme. N'y compte pas, vilain ! Tu m'y forceras pas. C'est moi qui ai le couteau !

— Si tu as un grain »de bon sens, ce dont je doute,

évite de me menacer avec ce tranchoir. Sans moi, tu ne retrouveras jamais ton chemin jusqu'au château. Tu mourras de faim, ou pire encore.

— Sors-nous d'ici ou je te réduis en chair à pâté.

— Jamais ! J'ai condamné la princesse aux ténèbres. Je t'y condamne aussi, Mig.

— Mais je veux retourner là-haut.

— J'ai bien peur que nous n'ayons pas le choix, avait dit la princesse. A moins que ce rat au cœur sec ne s'attendrisse et ne décide de nous conduire loin d'ici.

— Je ne m'attendrirai pas ! avait fermement répliqué Roscuro.

— Oh... avait gémi Mig en abaissant son couteau.

Si bien que le rat, la princesse et la servante s'étaient assis tous trois dans la cellule, tandis que, dehors, le soleil se levait dans le ciel avant de se recoucher sur l'horizon et que la nuit tombait. La bougie s'était consumée, il avait fallu en allumer une deuxième. Ils avaient attendu, assis et immobiles, encore et encore. Et, crois-moi, lecteur, ils seraient restés comme ça indéfiniment si un certain souriceau n'était pas survenu.

La Légende de Despereaux

50

Où la princesse prononce son nom »

— Princesse ! appela Despereaux. Princesse, je suis venu vous sauver.

En entendant son nom, Petit Pois leva les yeux.

— Despereaux, murmura-t-elle, avant de crier : Despereaux !

Lecteur, il n'y a rien d'aussi doux que d'entendre ton bien-aimé(e) prononcer ton nom, dans cette vallée de larmes qu'est la vie. Rien.

Pour Despereaux, cette musique méritait toutes les épreuves : la perte de sa queue, son voyage aller-retour-aller dans les oubliettes.

Il se précipita vers la princesse.

Mais Roscuro, montrant les dents, lui barra le chemin.

— Oh, non ! cria Petit Pois. Je t'en supplie, rat ! Ne lui fais pas de mal ! C'est mon ami.

— Vous inquiétez pas, princesse, lança Mig, je va sauver cette souris.

S'emparant de son couteau de cuisine, elle visa la tête du rat. Sauf qu'elle manqua sa cible.

Houlà ! s'exclama-t-elle.

La Légende de Despereaux

51

Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— Ouuuuuuuuuuuuuuuuu ! piailla Roscuro.

Il se retourna et constata que sa queue avait disparu. Despereaux en profita pour sortir son aiguille et la pointer à l'endroit où aurait dû se trouver le cœur du rat.

— Pas un geste ! lança-t-il. Ou je te tue !

— Ha ! ha ! ha ! ricana Botticelli qui observait la scène, en retrait. Miam ! Une souris qui tue un rat. Oh, tout ça est encore mieux que ce que j'espérais. J'adore quand les souris descendent dans les oubliettes.

— Laisse-nous voir ! crièrent les autres rats en se bousculant.

— Reculez ! ordonna Botticelli. Que la souris fasse son boulot.

Despereaux tenait l'aiguille tremblante contre la poitrine de Roscuro. En tant que chevalier, il devait protéger la princesse. Mais tuer le rat permettrait-il vraiment d'écarter les ténèbres ?

Despereaux baissa légèrement la tête. Dans le mouvement, ses moustaches vinrent caresser le nez du rat.

Roscuro renifla.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda-t-il.

— Du sang de souris ! beugla un des rats.

— Du sang et des os ! brailla un autre.

— Des larmes, expliqua Botticelli. Des larmes et un amour malheureux.

— En effet, acquiesça Roscuro. Mais... il y a autre chose.

Il flaira l'air une nouvelle fois.

Alors, l'odeur de la soupe s'abattit sur son âme comme une immense vague, faisant resurgir dans sa mémoire la lumière, le lustre, la musique, les rires, toutes les choses qui lui étaient inaccessibles, parce qu'il était rat.

— De la soupe ! gémit Roscuro.

Et il éclata en sanglots.

— Houuuuuuu ! le hua Botticelli.

— Chuuuuuuut ! sifflèrent les autres rats.

— Tue-moi ! lança Roscuro à Despereaux en tombant à

terre. C'est fichu ! Je ne voulais qu'un peu de lumière. Voilà pourquoi j'ai amené la princesse ici, je le jure. Je désirais juste un peu de beauté... de lumière... Rien que pour moi.

— Tue-le ! s'emporta Botticelli. Ce rat est indigne d'être un rat !.

— Non, Despereaux, intervint la princesse. Épargne-le.

Le souriceau abaissa son aiguille, et se tourna pour regarder Pipi.

— Houuuuuu ! hurla une nouvelle fois Botticelli. Tue-le ! Tue-le !

— Boudiou ! cria Mig en agitant son couteau, c'est moi qui va le tuer !

— Non ! Attends ! lança la princesse. Roscuro ?

— Quoi ? répondit le rat dont les moustaches trempées de larmes gouttaient sur le sol.

Prenant une grande inspiration, la princesse posa une main sur son cœur.

Je crois, lecteur, qu'elle éprouvait les mêmes sentiments que ceux que Despereaux avait éprouvés quand son père lui avait demandé son pardon. C'est-à-dire que Pipi avait soudain conscience de la fragilité de son cœur, des ténèbres qu'il renfermait et qui, sans cesse, combattaient la lumière. Elle n'aimait pas le rat. Elle ne l'aimerait jamais, mais elle savait comment agir pour sauver son propre cœur.

C'est ainsi que la princesse adressa les paroles suivantes à son ennemi :

— Roscuro, voudrais-tu un peu de soupe ?

— Inutile de me torturer pour le plaisir, renifla le rat.

— Je te promets que, si tu nous conduis hors d'ici, j'ordonnerai à André de te préparer un potage. Et tu auras le droit de le déguster dans la salle des banquets.

— A propos de déguster, cria l'un des rats, donne-nous ce souriceau à becter !

— Ouais ! renchérit un autre. Par ici la bonne souris !

— Qui voudrait de lui, maintenant ? protesta Botticelli. Il n'a plus aucun goût, avec toute cette bonté, tous ces pardons. Beurk ! Je préfère m'en aller. De la soupe ? Dans la salle des banquets ? répéta Roscuro.

— Oui, assura Pipi.

— Promis ?

— Juré !

— Eh ! s'exclama Mig. Mais la soupe est illégale !

— Pourtant, c'est si bon, marmotta Despereaux.

— En effet, confirma Petit Pois.

Elle se pencha sur le souriceau.

— Tu es mon chevalier à l'aiguille étincelante, lui dit-

elle. Je suis tellement heureuse que tu m'aies trouvée. Remontons.
Allons manger une bonne soupe.

Et, lecteur, c'est ce qu'ils firent.

La Légende de Despereaux

52

Tout est bien qui finit bien

Mais la question à laquelle tu attends que je réponde, lecteur, c'est : tout fut-il bien qui finit bien ? Oui... et non.

Qu'arriva-t-il à Roscuro ? Tout fut-il bien et finit-il bien pour lui ? Comment dire... La princesse Petit Pois lui donna libre accès au château. Il fut autorisé à aller et venir entre les ténèbres des oubliettes et la lumière des étages supérieurs. Hélas, il ne trouva jamais vraiment sa place, ni dans un lieu ni dans l'autre. Tel est le

triste sort, j'en ai bien peur, de ceux dont le cœur s'est brisé et a mal cicatrisé. Toutefois, le rat, en cherchant le pardon, réussit à donner un peu de lumière, un peu de joie, à un autre être.

Comment ça ?

Roscuro, lecteur, parla à la princesse du prisonnier qui avait autrefois possédé une nappe rouge, et la princesse ordonna sa délivrance. Roscuro conduisit l'homme hors des oubliettes et le rendit à sa fille, Mig.

Mig, comme tu l'as deviné, ne devint jamais princesse. Mais son père, désireux de réparer ses erreurs, la traita comme une reine le restant de ses jours.

Et Despereaux ? Tout finit-il bien pour lui ? Il n'épousa pas la princesse, si c'est cela que tu as en tête. Même dans un monde aussi étrange que celui-ci, une souris et une princesse ne se marient pas.

Mais, lecteur, ils peuvent être amis.

Et ils le furent. Ensemble, ils vécurent de nombreuses aventures. Ces aventures, cependant, sont une autre histoire, et je crains qu'il me faille maintenant achever la mienne.

Avant que tu me quittes, lecteur, imagine néanmoins ce qui suit : un roi aux anges et une princesse resplendissante, une servante couronnée et un rat coiffé d'une cuiller, tous rassemblés autour de la table dans la salle des banquets. Au milieu de la table, une grande soupière. Assis à la place d'honneur, juste à la droite de la princesse, un minuscule souriceau aux très grandes oreilles.

Et derrière un poussiéreux rideau de velours, stupéfaites, quatre autres souris.

— Mon Dieu[3], regardez-moi ça ! dit Antoinette. Il est vivant ! Il est vivant ! Et il a l'air tellement heureux !

— Il m'a pardonné, murmure Lester.

— Nom d'un fromage ! bougonne Furlough. C'est ahurissant.

— En effet, sourit Hovis, le Maître du Fil. Complètement ahurissant.

Et en effet, lecteur, ça l'est. N'est-ce pas ?

Épilogue

Te rappelles-tu que Despereaux, dans les oubliettes, au creux de la paume de Gregory le geôlier, avait chuchoté une histoire à l'oreille du vieil homme ?

J'aimerais bien que tu me considères comme une petite souris qui t'aurait raconté une histoire, cette histoire, de tout mon cœur, te la murmurant au creux de l'oreille pour me sauver des ténèbres comme pour te sauver, toi, des ténèbres.

« Les histoires sont la lumière », avait dit Gregory le geôlier à Despereaux.

Lecteur, j'espère que tu auras trouvé un peu de lumière ici.

[1] et 2. En français dans le texte.

[2] Prononcer « Kiaroscouro ».

[3] En français dans le texte.